

Dossier

Parlons poésie

Société

Du poison à tout bout
de champ

Campus

La RTS déménage

Sciences

La réalité des criminologues

Culture

Encore plus d'art



auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982



Poésie

Dossier

04

- Interview de Philip Mils
- 06**
- Histoire de la poésie

07

- Robert Frost: en marge?
- Du vers à la prose

08

- Changement de matière
- *Rhythm and Poetry*

09

- Poésie érotique
- Poétesses de l'ombre

10

- Négritude

SOCIÉTÉ

11

- Burn-out des parents
- Chronique sur le couple

12

- Guerre au Tigre

14

- Femmes croque morts
- Initiative pesticides

FAE

15

- Un grand sondage

CAMPUS

16

- RTS sur le campus

17

- Ingénieur-e-s du monde
- Echos d'Angleterre

SPORT

18

- Arbitres et pénalités

SCIENCES

19

- Police scientifiques

20

- Catalyse
- Darwinisme
- Banane radioactive?

CULTURE

21

- Tropicalisme
- Salvador Dalí

22

- Nos chroniques

23

- Concept en image: L'art
- Qu'est-ce que l'art brut?

CHIEN MECHANT

REMERCIEMENTS
 PHILIP MILS, JESSICA, LE PLAT DÉCLICIEUX DE MAXIME, LES RIAGES PEU CATHOLIQUES DE KILLIAN, LES JEUX DE MOTS DE BARNABÉ, AINSI QUE LES REMOUQUES, OBSCÈNES, DE VAL - MERCI AU MUGUET DE NE PAS ÊTRE EN FLEUR ALGRÈ LA DATE DU 2 MAI. NOUS EXPRIMONS LE REGRET DE NE PAS AVOIR ÊTÉ DOTÉS D'ANTIDOTE. NOUS REMERCIONS LES MUSÉES POUR LEUR ENGAGEMENT INCONDITIONNEL. MERCI AUX CARTONS DE BIÈRES COMME COUSINS. MERCI À LA VAISELLE QUI SE FAIT TOUTE SEULE. ET FINALEMENT MERCI AU CIRCONFLEXE. DERNIER VESTIGE D'UNE VRAIE CIVILISATION...

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
 NINA PEREZ, CLÉMENT PORCHET, GLORIA MATEUS, IRIS CAPPAL, NICOLAS MICHELIS, GAELLE DUBATH, LISA ANGIOLINI, LUCAS SOLDINI, JULIE PITTET, MARGAUX KRIEG, ELEONORA SCHHAB, VIRGINIA SORO, NOELLE WILHELM, JOAQUIN MARINE PINEIRO, DAPHNE DOS-SIOS, FURUHA MUJUNYA, PAULINE PICHARD, CHAIMAE SARRIA, BEATRIZ PASTRE, LUCIE LIBOIS, YLENIA DALLA PALMA, MAXIME HOFFMANN, VALENTINE GIRARDIER, KILLIAN RIGAUX, JESSICA VICENTE, BARNABÉ FOURNIER.

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
 MAXIME HOFFMANN
DOSSIER
 BARNABÉ FOURNIER
SOCIÉTÉ
 JESSICA VICENTE
FAE
 HANNAHWONTA
CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
 KILLIAN RIGAUX
CULTURE
 VALENTINE GIRARDIER

L'AUDITOIRE

N° 283
 BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
 1015 LAUSANNE
 T. 021 692 25 90
 ÉDITEUR FAE
 E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
 WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

SECRETARE COMPTABLE

JEANNE BERCHE
IMPRIMERIE
 CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

Le sens de la parole



Une parole peut nous émouvoir et profiter d'une béance intérieure, que l'on ignore peut-être encore, pour résonner en nous. Toute mémoire recèle le souvenir d'une image ou d'une rencontre de sons qu'une plume, parfois maudite, a inscrite sur la page dans l'espoir d'atteindre une conscience – oserions-nous parler d'«âme», cette puissance intangible et humaine? La poésie est ainsi: elle aiguillonne et s'en prend à notre langage. Elle saisit les mots, altère leurs sens, s'enrichit des affects qu'ils véhiculent. Ses effets peuvent longuement se décrire, mais, qu'en est-il d'elle? Qu'est-ce que la poésie? Epitaphe aux relents sartriens, qui murmure «ci-gît l'art», la question ne vaut guère la peine. Elle ouvre un abysse dont rien ne transparait. Ne perdez pas vos pensées dans le vertige de sa substance – depuis l'Antiquité, nombreux y ont sombré. Platon lui-même, enthousiasmé par une quête de la vérité, par la recherche des abstractions qui ne mentent jamais, condamnait sévèrement Homère et ses compagnons, auxquels est adjoind Hésiode. Qu'il soit poète ou poétesse, cet être crédule qui ne connaît pas la réalité du monde, n'écrit, à en croire Platon, que pour le pire: «Il flatte la partie de l'âme privée de réflexion [...], il fabrique artificiellement des simulacres, et il se tient absolument à l'écart du vrai» (*République*, X). La manipulation et le mensonge, quelle tristesse de n'apercevoir que cela... Aujourd'hui encore, il n'est pas rare d'entendre une voix exprimer son rejet, son incompréhension face à cet

art parfois hermétique. Combien, d'une phrase, font s'abattre, sur la poésie, le couperet du je ne comprends rien. Ont-ils tort? Car, il est vrai que le sens ne s'offre pas sans effort – évidence d'un presque anagramme. Parfois même, il se refuse et exhale une saveur d'insatisfaction: «Mordant au citron d'or de l'idéal amer» (*Le Guignon*). Cette hypallage de Stéphane Mallarmé transgresse les conventions langagières pour associer à chacun des deux noms une épithète qui contredit la présomption sémantique d'un agrume ou d'une perfection abstraite. Il ne reste rien après la lecture de ce vers; c'est à la lectrice ou au lecteur d'établir une signification, d'interpréter avec plus ou moins de méthode l'apparente inutilité de cette composition. Pour Paul Valéry, disciple emblématique de Mallarmé, la poésie est l'antithèse de la prose, car celle-ci s'évapore au profit d'un contenu qu'elle véhicule diligemment, celle-là persiste et se mutine, préférant la musicalité assidument composée. La prose construit, la poésie crée. La dichotomie séduit et peaufine une conception de l'art comme travail d'orfèvre – une oreille candide, peu soucieuse de l'étymologie, entend d'ailleurs Orphée susurrer son nom. Nicolas Boileau, deux cents cinquante ans plus tôt, dans *L'Art poétique*, prescrivait: «Hâtez-vous lentement», puis, un peu après, au sujet d'un poème: «Polissez-le sans cesse et le repolissez». Quelques échos s'entendent, les mêmes scrupules habitent Valéry, mais les conceptions s'opposent quand Boileau affirme avec sa fine

modestie: «Avant donc que d'écrire apprenez à penser» et «Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement». Faut-il donc de la clarté pour écrire de la poésie? La tête déjà nous tourne... Ceux-là aiment l'obscur, ceux-ci la lumière. C'est assez de la forme, qu'en est-il du fond? Car la poésie n'est pas qu'un repli sur elle-même, elle s'ouvre parfois au monde. En Russie, sous le règne atroce de la peur, Anna Akhmatova voue son art – et donc sa vie – à esquisser les horreurs staliniennes: «– Et cela, vous pouvez le décrire?/ Et j'ai dit: – Je peux./ Alors quelque chose comme un sourire est passé sur ce qui autrefois aurait été son visage.» (*Requiem*, 1935-40). Au même moment, en France, Léopold Sédar Senghor prenait la plume pour penser sa place et s'engager grâce à la poésie: «De ma tour de verre qu'habitent les migraines, les Ancêtres impatients» (*In Memoriam*). Il est noir, à Paris, dans une ville remplie de «[ses] frères aux yeux bleus»; les cultures se heurtent, parfois, malheureusement, s'opposent, et il en souffre. Avec Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas, il a donné une voix réflexive à son identité: «Que de ma tour dangereusement sûre, je descende dans la rue». Lentement, rapidement, pour soi, pour le monde, la poésie est protéiforme et l'ignorer occulte les éclats d'humanité qu'un langage singulier s'évertue de formuler. La poésie est l'entrée d'une voix unique dans la cathédrale de notre âme. •

Quand philosophie et poésie dialoguent

Interview avec Philip Mills

INTERVIEW • Doux mélange d'art, d'esthétique et de langage, la poésie peut aussi devenir un objet de la pensée philosophique. Plus qu'une représentation du monde, la poésie parle, et il n'est pas étonnant de la croiser au détour d'un texte philosophique. Elle s'incarne dans des écrits de tous temps. *L'auditoire se lyricise aux côtés de Philip Mills, chercheur FNS associé à la section de français moderne à l'Unil, qui étudie la poésie contemporaine avec une perspective philosophique.*

Pouvez-vous présenter vos intérêts pour la philosophie de la poésie en quelques mots?

J'étudie les rapports qu'entretiennent le langage ordinaire et le langage poétique. Mon travail s'articule sur deux plans: l'un dédié à la philosophie du langage dit «ordinaire», qui s'inscrit dans la lignée de Ludwig Wittgenstein et John Austin, l'autre en poésie française contemporaine. Mes recherches sur la poésie s'avèrent un peu plus expérimentales, mais elles s'inspirent de cette tradition philosophique. Je travaille donc au croisement de ces deux domaines, et sur leurs liens.

«On vit quelque chose et cela nous amène à penser, à dire et voir au-delà»

Ce qui m'intéresse, c'est de voir ce que la poésie peut produire, pas uniquement dans le monde, mais aussi en nous, pour nous en tant que lecteur-trice. Ce qui va compter, c'est le fait que la poésie génère une expérience et que l'on puisse la vivre en tant que lecteur-trice. Je ne suis pas sûr que vouloir qualifier cette expérience soit utile, il s'agit plutôt de se dire qu'on vit quelque chose et que cela nous amène à penser, à dire et voir au-delà.

Comment décririez-vous le rapport entre philosophie et poésie?

A mon sens, d'ailleurs c'est ce que j'ai apporté avec ma thèse et que je poursuis actuellement, il y a un rapport au langage dans la poésie qui est problématique pour la philosophie. C'est pour cela que la philosophie de la poésie est intéressante; elle met en avant un certain rapport au langage que la philosophie du langage traditionnelle laisse un peu de côté. D'une part, il y a

l'approche rationaliste qui conceptualise le langage comme représentatif: le langage comme miroir. Rorty utilise cette expression pour qualifier la philosophie comme le miroir de la nature, le langage reflète le monde. A l'opposé de celle-ci, il y a l'image de la lampe empruntée à la théorie romantique; le langage vient éclairer une réalité d'une nouvelle manière. On a donc une opposition entre un langage qui reproduit et un langage qui produit. Actuellement, en tout cas dans la philosophie du langage actuelle, le paradigme représentationnel est prédominant. C'est à mon avis pour cela que la poésie est laissée pour compte, même s'il y a un courant expressiviste qui hérite du pragmatisme américain. Ce courant est intéressant, mais il reste minoritaire. Alors que, par exemple, une philosophie de la narration ou du roman fonctionne très bien avec une philosophie du langage comme représentation, puisque, effectivement, l'on construit un monde. L'on peut ainsi déboucher sur tout un tas de questions portant sur le rapport entre le roman et la réalité. Les émotions ne renvoient plus à ce que l'on va ressentir, mais plutôt à la manière dont on peut la représenter, ou, comme le disait déjà Aristote concernant la catharsis au théâtre, la manière dont on va transposer et purger nos émotions. L'on constate donc davantage une absence de poésie dans la philosophie contemporaine. Cette absence est peut-être symptomatique d'une époque, mais surtout, à mon avis, symptomatique de notre rapport au langage.

Dans votre approche, les deux domaines touchent à des objets semblables, mais qui travaillent le langage de manière différente?

Oui. Tant la philosophie que la poésie ont un intérêt pour le langage qui en fait une sorte de socle commun, mais elles le considèrent de manière



différente. La poésie va appréhender le langage comme un pur matériau, comme un artiste sculpteur approcherait un bloc de marbre par exemple, alors que la philosophie va utiliser le langage comme un outil de transition.

«Elle révèle que l'utilisation du langage peut être problématisée»

Ce qui me semble pertinent dans le rapport entre poésie et langage, c'est le fait qu'elle révèle que l'utilisation du langage peut être problématisée. La philosophie doit repenser son propre langage également. Cela ne veut pas dire que la philosophie doit devenir poétique, mais qu'elle doit penser au problème que la poésie lui pose sur la question du langage. On voit parfois que cette

problématique n'est pas prise en compte, que l'on reste dans une conception métaphysique du langage et l'on garde tous les préjugés que cela implique. C'est ce que disait déjà Wittgenstein ou Nietzsche avant lui, il y a toute une tradition qui en parle. Je pense donc qu'il s'agit de deux manières différentes d'aborder un même problème.

La poésie est un genre aux frontières relativement floues. Comment pourriez-vous définir ce qui appartient au poétique?

(Rires) C'est en effet une question piège. Pour moi, il n'y pas de frontière; tout peut être poétique. Si l'on prend pour exemple Kenneth Goldsmith qui va dire qu'un bulletin météorologique, c'est de la poésie, tout peut être considéré comme poétique. Néanmoins, si tout est poétique, le souligner ne fait plus

sens. C'est sur ce point que, dans ma conception, j'hérite du linguiste français Henri Meschonnic qui dit qu'il y a poésie dès le moment où il y a transformation d'une forme de vie par la transformation d'une forme de langage et réciproquement. La poésie est décrite comme transformation, comme processus plutôt que comme objet. C'est dans cette direction-là que je me situe, dans l'idée que la poésie n'est plus un produit, mais le processus de transformation qu'elle va opérer et comment ce processus permettrait de changer le monde.

«La transformation d'une forme de vie par la transformation d'une forme de langage»

J'ai aussi cette volonté de raccrocher la poésie au monde par le langage plutôt que de l'en extraire, contrairement à l'idée du poète dans sa tour d'ivoire qui contemple le monde et qui en parle de très loin. C'est une forme de poésie bien sûr, mais c'est une forme qui est historiquement positionnée, et qui n'est plus suffisamment actuelle. De plus, la définition d'un terme est toujours liée à une époque. Il en va de même pour le roman. Un roman du XIX^e siècle ou du XX^e siècle ont bien des similarités, mais est-ce vraiment le même objet suivant les formes qu'ils prennent? Certains romans vont clairement mettre à mal ces définitions. Ils ne seront pas narratifs ou linéaires et vont déconstruire les codes. Le travail poétique, littéraire et artistique plus largement, touche toujours à la déconstruction des codes qui ont régi les générations passées. Ce qui me semble important, c'est qu'à partir du moment où l'on pense

que le langage et le monde sont liés, dès que l'on va transformer le langage, l'on va nécessairement transformer le monde, en tout cas selon ma conception philosophique. Pour moi, un roman peut être poétique à partir du moment où il travaille la langue de manière à transformer quelque chose. Il n'y aurait donc pas de définition rigide de la poésie mais plutôt une dynamique.

Pourrait-on dire que l'une des différences fondamentales entre les deux domaines, philosophie et poésie, repose sur le besoin de cohérence logique dans l'argumentation philosophique et la poésie qui s'avère plus libre?

Oui, mais je pense qu'il y a quand même une construction derrière la poésie. Même si l'on prend des textes philosophiques qui sont argumentés de manière différente, comme Nietzsche par exemple, ce sont des textes qui restent argumentés, on ne peut pas le nier. Il y a toujours des connecteurs qui ponctuent l'argumentation, on peut donc toujours évaluer les liens logiques. De la même manière, en poésie, l'on peut évaluer la construction, les rapports qui sont mis en place dans le poème, et se demander s'ils font sens ou non, s'ils fonctionnent ou non. Il est possible que si l'on n'arrive pas à faire sens de ces liens, c'est un «mauvais poème», car il ne transmet pas une expérience vécue ou à vivre.

Peut-on alors imaginer que le texte poétique soit un support pour un dialogue interpersonnel entre un poète et un lecteur?

Oui, je pense que ce dialogue existe. Ce qui peut être amusant, c'est que cela permet de dialoguer aussi avec des auteurs morts (rires). Un autre élément intéressant renvoie au

changement de rôle. Le fait que le-la lecteur-trice, en lisant le poème, devient lui-elle-même un.e auteur-trice. Il-elle produit et actualise le poème en le vivant et celui-ci devient déjà plus que ce que le poète avait écrit à la base. Le poème devient ce que le-la lecteur-trice peut en faire, et à ce moment-là, effectivement, il y a un dialogue qui se crée. Parfois même, cela dépasse le dialogue pour amener à une appropriation au sens positif du terme. Nous faisons l'expérience d'une expérience qui nous est proposée par autrui, et en vivant cette expérience, nous l'actualisons et nous la transformons par rapport à ce qu'elle était à la base. Il y a bien sûr le fait que l'on ne sache pas ce qu'est l'intention de l'auteur, on ne peut en avoir la certitude en tout cas. Tout ce que l'on a, c'est une expérience que l'on peut vivre, et l'on peut être plusieurs à la vivre, elle sera pourtant différente à chaque fois et pour chacun.e. L'on peut ensuite la partager, c'est là où le poème devient un principe producteur, à la fois personnellement et inter personnellement.

«Il-elle produit et actualise le poème en le vivant»

A partir du moment où le poème-marque, il devient un bon poème. C'est en tout cas ce qui, pour moi, est important, et c'est aussi ce que l'on a tendance à perdre lorsqu'on apprend à lire de manière instrumentale. La lecture d'un poème ne vise plus cette expérience personnelle, mais à montrer que l'on a compris quelque chose. Je trouve cela dommage, parce que notre propre expérience vient nourrir notre interprétation et elle n'en sera ni moins fausse, ni moins bonne.

Vous-êtes-vous intéressé à d'autres formes de poésie que la poésie française? Par exemple le haïku qui est soumis à d'autres codes, et qui offre un regard différent sur le monde comme sur l'objet poétique?

J'ai enseigné des haïkus, et c'était une expérience assez drôle, parce que les élèves étaient complètement perdus quand je leur donnais un haïku pour en faire une analyse de texte. Le défi du haïku consiste à prêter attention à des rapports, des parallèles. Je trouve le haïku très intéressant parce que la forme brève permet une condensation. D'ailleurs, j'enseignais ces haïkus en parallèle avec un poète français contemporain, Pierre Alferi, dont l'un des textes s'intitule «Kub or»

évoquant des cubes de bouillon, qui renvoie à cette même idée de condensation. C'est également un texte très formel, ce sont 7 fois 7 poèmes de 7 lignes de 7 syllabes. Les haïkus ont cette capacité à capturer un instant.

«Ce processus permet de lier deux images en un minimum d'espace»

Mon haïku préféré, c'est: «Les employés de banque/ miroitent au matin/ comme des calamars» (Kaneko Tôta), il est fantastique. Il y a ce rapport où, comme pour le travail philosophique que je décrivais, l'on fait des liens. Là, il y a cette image des employés de banque au Japon, collés les uns aux autres, avec leur mallettes en métal qui brillent, enfin j'imagine. Et soudain, il y a cette seconde image des calamars sur un étal de marché, et cet élément est mis en lien. Ce processus permet de lier deux images en un minimum d'espace. Le haïku s'inscrit aussi dans une tradition, la poésie est toujours référencée à sa tradition, sans quoi elle se perd un peu. Elle a également pour but de transformer sa tradition. L'on comprend alors pourquoi elle peut arriver à des formes très strictes, qui se complexifient. C'est peut-être pour cela que l'on s'est détaché de cette forme stricte en France; la poésie était arrivée à un moment où elle ne pouvait plus rester dans les formes strictes tout en les révolutionnant de l'intérieur, il a fallu les faire éclater. Le haïku est un bel exercice! Il peut pourtant devenir stérile. C'est toujours le danger des exercices formels, à partir du moment où il est multiplié à l'infini. L'on croit que plus le format est court, plus c'est simple, alors que c'est l'inverse. Toute contrainte rend l'exercice compliqué, qu'il s'agisse d'une contrainte sur le nombre de mots, de syllabes ou sur la métrique. Ces contraintes permettent pourtant également de produire. C'est de là que naît la complexité de la forme brève, et en même temps, elle offre un cadre où il est très simple de produire quelque chose en expansion. •

Propos recueillis par
Valentine Girardier



De l'Antiquité à aujourd'hui

HISTOIRE • Étymologiquement, le terme poésie vient du verbe grec «*poïen*», signifiant «*créer, fabriquer*». Le-la poète-esse apparaît dès lors comme celui ou celle qui donne forme au langage, qui le façonne. Retraçons dans ses grandes lignes l'histoire de ce genre protéiforme, entre contraintes et libertés...

Il est difficile de définir exactement la poésie tant elle désigne des réalités multiples, disséminées dans des espaces-temps très vastes. Une des caractéristiques largement admises dans la définition de la poésie est la versification. Le vers introduit un principe de différence et d'équivalence. En effet, en même temps qu'il induit une rupture par le retour à la ligne, le vers crée des effets de répétition par la longueur fixe des mètres, le retour des rimes ou la séparation en strophes.

Antiquité et Moyen-Age

Les premières formes de poésie sont difficiles à dater mais elles s'ancrent probablement dans le cadre religieux des grands mythes.

La frontière du genre demeure cependant floue pour les œuvres médiévales

De nombreuses civilisations antiques mettaient en forme leurs récits fondateurs d'abord oralement puis par écrit. La civilisation grecque antique élève par exemple Homère au rang de premier grand poète, même s'il s'inscrit vraisemblablement dans une lignée très ancienne de poètes-musiciens itinérants qui récitaient de longs poèmes célébrant les héros et les dieux. Après l'*Illiade* et l'*Odyssée*, d'autres formes se déploient en Grèce, desquelles nous pouvons retenir entre autres les poèmes passionnés de Sappho, les lyriques chorales de Pindare ou les tragédies d'Eschyle. A Rome, la poésie se construit dans un premier temps sur le modèle grec en privilégiant l'épopée, puis connaîtra un renouveau sous le règne d'Auguste avec des poètes comme Virgile, Horace et Ovide. Au cours du Moyen-Age, de nouveaux thèmes se développent, parmi lesquels nous pouvons relever, entre autres, les trois grands cycles: la matière de France dont le texte le

plus représentatif est sans doute *La Chanson de Roland*, chanson de geste à la tonalité épique qui exalte les valeurs féodales. La seconde, la matière de Rome, reprend le cadre antique pour ancrer ses récits. On y trouve des thèmes issus de la mythologie et de l'histoire antiques, et la versification utilisée dans l'un de ses textes les plus célèbres, le *Roman d'Alexandre*, a donné son

Renaissance et classicisme

La Renaissance voit émerger la forme centrale du sonnet, popularisée en Italie par Pétrarque. Cette forme fixe, composée de deux quatrains et de deux tercets, arrive ensuite en France par l'intermédiaire de Clément Marot. Cette forme connaîtra un grand succès chez des poètes et poétesses comme Louise Labbé, du Bellay et Ronsard. Ces

porté entre autres par des poètes comme Hugo ou Lamartine, une véritable révolution formelle s'opère au tournant du XX^e siècle. Les frontières avec la prose s'estompent et une grande liberté caractérise dès lors la pratique poétique.

Une prédominance de l'image dans le texte poétique

Le vers libre permet notamment de jouer avec le blanc de la page ainsi que de manipuler la matière textuelle à son gré. La dissonance est un principe moteur pour cette poésie qui s'intéresse aussi au monde quotidien, à la modernité et qui s'exprime en notations brutes et immédiates. Apollinaire est l'une des grandes figures de cette transition et il est également le premier à employer le terme de «surréalisme» qui influencera Breton et Soupault.

Elle se niche également dans des formes variées comme le slam ou le rap

Ces derniers revendiquent par la suite une «écriture automatique», c'est-à-dire une passivité voulue du sujet, ainsi qu'une prédominance de l'image dans le texte poétique. Aujourd'hui, malgré un intérêt en perte de vitesse dans les ventes en librairie, la poésie éclot dans différents espaces comme les blogs, les créations personnelles ou encore dans la poésie pour enfants. Elle se niche également dans des formes variées comme le slam ou le rap. Genre dominant pendant des siècles, la poésie ne cesse de se renouveler et demeure toujours un moyen d'expression privilégié pour de nombreux-ses artistes. •



nom au vers qui a dominé la poésie française dans les siècles suivants, l'alexandrin. Enfin, la matière de Bretagne s'inspire principalement des légendes celtiques. Marie de France, poétesse française, est une figure de cette matière avec ses *Lais* féériques ainsi que Chrétien de Troyes et ses romans arthuriens.

Les poèmes passionnés de Sappho, les lyriques chorales de Pindare ou les tragédies d'Eschyle

La frontière du genre demeure cependant floue pour les œuvres médiévales, dans la mesure où la plupart des ouvrages évoqués, bien qu'écrits en vers, sont désignés aujourd'hui comme des romans.

deux derniers font par ailleurs partie de la Pléiade, groupe de poètes qui tente de renouveler la langue française et qui se bat notamment contre les intrusions du grec et du latin dans la poésie française. Le foisonnement du XVI^e laisse ensuite place à une recherche de clarté et d'ordre dans ce qu'on a appelé le classicisme du XVII^e. Boileau, dans son *Art Poétique*, poème didactique de 1674, définit la poésie «parfaite» qui doit se fonder sur un travail approfondi du texte et sur une recherche du vrai et de la clarté. Les grands poètes et poétesses du XVI^e, Boileau en première ligne, mais aussi La Fontaine ou Théophile de Viau, doivent également composer avec le pouvoir royal qui tantôt est initiateur et protecteur des poète-sse-s et tantôt les censure et les condamne.

Révolution formelle du XX^e et la poésie aujourd'hui

Après le romantisme du XIX^e siècle,

Vers la prose: un labeur

FORME • La poésie est une musique pour certains. Elle est une galerie d'images pour d'autres. Quoi qu'il en soit, penser sa forme, confronter les opinions les plus communes, généralement tributaires d'un discours trop hâtif, et saisir le travail créatif ne peuvent que rendre cet art plus enrichissant.

Le vers est poésie... Cette relation d'équivalence infuse malheureusement une doxa, aux relents scolaires, qui refuse de regarder l'évidence: la poésie s'étend au-delà des rassurantes contraintes métriques. Dans son *Au sujet du Cimetière marin* (1933), Paul Valéry affirme que «mettre en prose un poème, c'est tout simplement méconnaître l'essence d'un art». La première s'adresse à la lectrice ou au lecteur avec une courtoisie qui ne tolère le mystère: «L'essence de la prose est de périr, – c'est-à-dire d'être "comprise"», alors que l'art poétique résiste: «La poésie exige ou suggère un "Univers" bien différent: [...] analogue à l'univers des sons, dans lequel naît et se meut la pensée musicale». Valéry compare le poète à

un danseur, la poétesse à une danseuse; leur demande-t-on d'exécuter leur art par utilité, «avec la plus grande économie des forces, et selon les plus courts chemins»? Il est évident que non.

La danse de la parole et non le marché des mots

La mouvance, allègre ou langoureuse, échappe absolument aux critères de productivité, qui se résument aisément en: moins cela coûte, mieux cela est – l'on sait à quel point le monde paie le prix de cette conception apôétique. La distinction de Valéry ne repose donc pas sur le décompte des syllabes *versus* l'absence de



contraintes métriques, mais sur la nature qui articule le geste créateur: la danse de la parole et non le marché des mots. La fin du XIX^e siècle a amorcé ce que Mallarmé nomme la Crise du vers. Aloysius Bertrand – avant Baudelaire et le *Spleen de Paris* (1869) – compose une œuvre poétique en prose, le *Gaspard de la nuit* (1842): «La poésie est semblable à l'amandier: ses fleurs sont parfumées

et ses fruits sont amers». D'autres suivront, *Les Chants de Maldoror* (1869) de Lautréamont, *Les Illuminations* (1886-95) de Rimbaud, le *Carnet d'un retour au pays natal* (1939) d'Aimé Césaire, puis Char, Roud, Chappaz, Jaccottet. Et cette esquisse, sans exhaustivité, se limite à la francophonie. Ce changement de paradigme est étudié par Gérard Genette dans *Langage poétique, poésie du langage*; la poésie évolue, d'une pratique régie par des artifices rythmiques, elle se déporte vers un travail de l'image née d'élaborations sémantiques. Lisons donc l'au-delà du sens: «Sur les arêtes de notre amertume, l'aurore de la conscience s'avance et dépose son limon» (Char, *Argument*, 1938). •

Maxime Hoffmann

Des vers en marge

FUITE • La mécanisation des Etats-Unis n'a pas réuni que des adeptes. Robert Frost, un poète, une figure majeure de la poésie anglo-saxonne, s'est illustré loin du conformisme. Sa poésie se veut naturelle, son art décloisonne.

En 1870, les Etats-Unis d'Amérique s'orientent vers une industrialisation généralisée sur tout le territoire. Les campagnes se vident pour engorger les villes, carrefour des voies de chemin de fer fraîchement tracées. Ces artères creusent les collines et traversent les fonds de vallées pour amener matériaux de construction et main-d'œuvre. Loin des centres urbains, l'homme se mécanise; la taille des champs triple, les machines remplacent la faux et les animaux de trait. De part et d'autre, on entend résonner le bruit du profit, le chant des ambitions rêvées et le rythme croissant du rendement. Le pays n'est plus la terre vierge et sauvage qu'il était. Dans cette frénésie de la vitesse, un jeune poète, avec un foisonnement d'idées, déplore une rue droite: «*The meadow grass could be cemented down, from growing under pavements of a town*» (*A brook in the city*, 1946). Ce jeune poète, c'est Robert Frost, et toute son œuvre esquisse une fuite face à la modernité uniforme, vers des

méandres où l'irrégularité des éléments est source d'une inspiration sensible et essentielle.



Un homme tiraillé

La route qui mena Robert Frost au statut du poète le plus populaire des Etats-Unis fut semée d'embûches et de drames. Son père est alcoolique et mourant, sa mère s'éteint, à cause d'un cancer; il n'a alors que 26 ans. Il se marie avec Elinor, souffrante de dépression, avec qui il a six enfants, dont quatre, encore jeunes, mourront. La mélancolie le travaillant ardemment, il trouve refuge dans ses souvenirs d'enfant. Il se

rappelle ses jours heureux passés à la campagne, dont il rêve comme d'un pays de cocagne. Ainsi, il choisit de s'évader, en pensées et par sa poésie, de ce monde qui lui a trop pris: «*Two roads diverged in a wood, and I - I took the one less traveled by, and that has made all the difference*» (*The road not taken*, 1946). Son inspiration va alors puiser dans le naturel, et de ce terreau naîtra son œuvre, loin de la modernité.

Une poésie proche de la nature

La Nature, entité sauvage qui, sous la plume de Frost, est personnifiée en une force des plus pures. Métaphore au-delà des murs, elle est en marge, elle les fissure. Une brèche, une coulure sur un papier bien rangé, un mysticisme, une rupture avec le conformisme de la modernité. Par les mots du poète, elle prend vie. Elle se mute en énergie, elle modèle une psyché assombrie. Elle appelle à la folie, symbole d'une poésie meurtrie par la

rationalité de l'industrie. La nature est art et de mots, se pare: «*On that disused and forgotten road, that has no dust-bath now for the toad. Night comes; the black bats trumble and dart*» (*Ghost House*, 1946). L'écriture de Frost dessine un chemin, un destin, où la nature s'exhibe sous des airs incertains. Rappel du passé lointain et appel au futur sans lendemain, c'est une magie que le poète transfigure de sa main.

La nature au-delà des murs, elle est en marge, elle les fissure

La poésie naît d'un maître mais aussi d'un temps. Robert Frost est l'un de ces artistes qui fut porté par un besoin de revenir à l'essentiel, se contentant d'un paysage de campagne, loin des villes et du bruit cyclique des machines. •

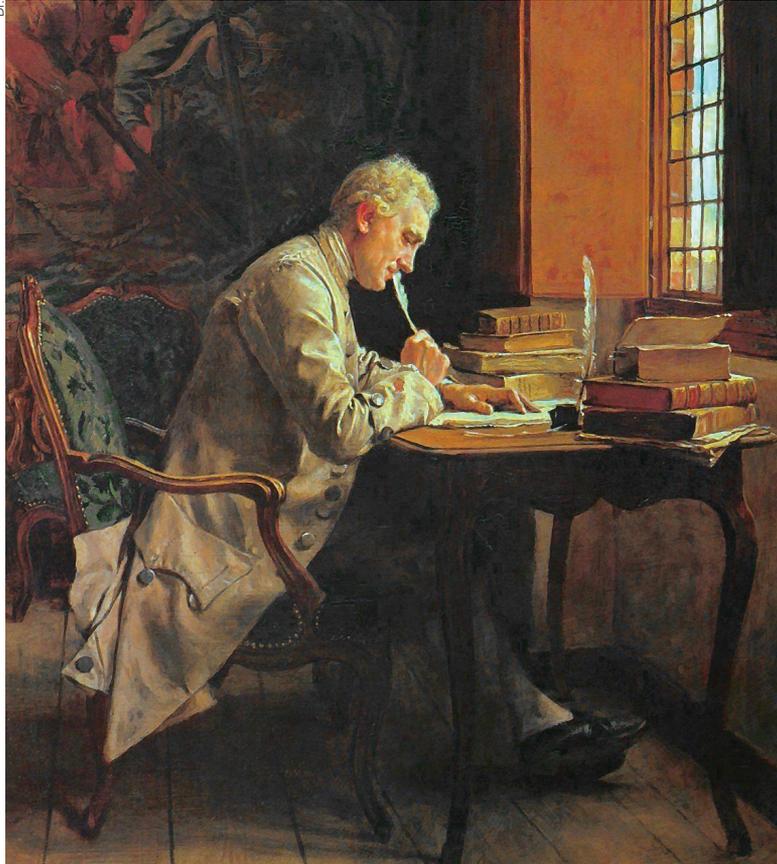
Clément Porchet et Valentine Girardier

Matière à penser

PAPIER • Écrire revient à tracer des signes sur un support. La plume, qui a longtemps été l'amie de bien des artistes, souffre l'abandon plus ou moins avéré dont elle est l'objet. La matière qui accueille les mots a changé et change encore. De la tablette d'argile à la tablette numérique, la poésie demeure.

Le papier disparaît. Que restera-t-il de la poésie? Une beauté sans silhouette, un amour sans caresse, une image sur un écran bleuté? Jamais plus notre derme ne rencontrera la peau des mots. Une page se tourne... Certains s'imaginent le changement ainsi, mais peut-être en sera-t-il autrement. Risquons un peu d'histoire pour mieux saisir le présent et ses tensions. Les mots ne montent pas aux barricades et, pourtant, comme tant d'autres, ils subissent les révolutions. Ils brisaient d'antan le rempart des lèvres pour se risquer dans un monde où, évanescents, ils s'évanouissaient à peine prononcés. Seule la mémoire assurerait leur survivance. Combien de poèmes ou des sagesses ont dû périr pour ne pas avoir trouvé une oreille attentive... La vanité de la parole se tolère assez mal et il n'est pas surprenant que l'humain ait cherché à prémunir les mots du temps qui les dévore. Le calame et les tablettes d'argile fournirent un support, un substitut aux souvenirs. La pensée put enfin exister plus d'un instant. Elle n'acceptait pourtant une forme qu'après une lente méditation.

Le poème s'élaborait, détails après détails, puis se traçait. Une élaboration mentale s'imposait face l'impossibilité du brouillon. L'écriture surgissant d'un trait. Au milieu du Moyen-Age, la main des copistes, affairées dans le silence d'un cloître, dessinait la silhouette des lettres. Un tel art d'écrire, profession de foi, encore une fois méditative et lente, rythmait leurs journées. Une dévotion exemplaire, n'est-ce pas? Puis, la machine roula sur le sacré de la copie et multiplia, à son tour, les exemplaires. L'art se dissolvait, soudainement, sous la pression du progrès. Oh! Certains crièrent au scandale, outragés par la profusion nouvelle qui encensait les foules d'une prose alambiquée et de vers maladroits. Vitesse. Sainte-Beuve, ce critique littéraire du XIX^e siècle, osa, en 1836, le concept de «littérature industrielle». Des camps s'organisèrent, une bataille s'annonça, car l'on est poète ou l'on ne l'est pas. Les lettres se scindèrent alors entre ceux qui



produisent pour être consommés et ceux qui créent pour être savourés. Quant à «celles», elles composèrent dans l'ombre et n'attendent plus qu'un article pour que justice soit rendue (lisez-le à droite). La poésie subit donc un rapt, qu'une élite très douée et dévouée, orchestre pour sauver un idéal. Elle affubla la poésie d'un «P» majuscule, cette hermine royale à la tête d'un art qui ne tolère point la république et ses idéaux d'égalité. L'étiquette demeura longtemps. Aujourd'hui, une nouvelle révolution occupe les amateurs de mots. Elle réside dans un changement de médium qui ressemble fort aux mutations passées. Le numérique dématérialise l'encre et rend le papier désuet. C'est du moins la doxa en la matière. Le format du livre, héritage de la révolution de l'imprimerie et du système éditorial qui a émergé au cours du XIX^e siècle, subit des remises en question sans équivalent. La diffusion d'un texte se soumettait d'antan à la volonté d'un éditeur.

L'écrit devenait texte une fois le bon-à-tirer signé. Aujourd'hui, les mots rejaillissent partout. Des réseaux sociaux connus ou des plateformes plus spécialisées libèrent la parole. La photo de quelques vers élégamment tracés, d'une page tenue ouverte par un pouce ou de caractères d'une machine à écrire fraîchement apposés sur un feuillet, ces images habitent l'imaginaire commun du XXI^e siècle. La poésie, grâce à nouvelle force visuelle, circule. Elle surgit au hasard d'un défilement, précipité du bout des doigts. En composer, en lire, se concrétise aisément. La lecture élit la poésie et celle-ci se déshabille de son «P» majuscule. La production augmente, significativement. Certains pensent que la pureté ou la supériorité d'un art pâtit-il d'une grande production. Avez-vous un avis? Le statut de la poésie, aujourd'hui, mérite réflexion, mais d'aucun ne doutera d'un besoin sincère pour cet art de la langue. •

Maxime Hoffmann

Rhythm and Poetry

Les techniques poétiques suffisent-elles à qualifier le rap de poésie, ou sa vulgarité l'en empêche-t-il?

«M on rap, un poème sans poésie», entend-on dans le morceau de Lunatic, *Le crime paie*. Le rap et la poésie sont-ils meilleurs ennemis? Le sens originel de l'acronyme de RAP est: *Rythm And Poetry*, et se caractérisait généralement par son «spoken word», c'est-à-dire une certaine éloquence du texte originaire de la rue. Par le récit de la vie quotidienne, les textes de rap témoignent d'un besoin d'expression, notamment lorsqu'ils traitent de sujets politiques de manière revendicatrice (comme le font par exemple Keny Arkana, ou IAM). Quant à l'aspect poétique des textes, on ne peut nier les nombreuses figures de style, diérèses et synérèses employées par les artistes. Mais ces techniques suffisent-elles à associer le rap au genre littéraire qu'est la poésie? Même si cela passe par de la vulgarité et parfois même sa glorification de la rue, on ne peut nier l'importante démocratisation de la musique et par conséquent de l'écriture qu'a permise le rap. Les rappeur-euse-s dit-e-s «littéraires» tels qu'Oxmo, Nekfeu, ou conscient-e-s tels qu'Hugo TSR ne représentent désormais plus la majorité du rap. Désormais, l'élégance des mots est souvent bafouée au profit de paroles simples, qui vendent. La question de la poésie, voire de la littérarité dans le rap, reste ouverte. Rappelons que le rap n'est pas un ensemble uniforme, mais plutôt une mosaïque de variétés. Il est donc impossible de plaquer une grille d'analyse académique à la lecture de ses textes. Ceux-ci restent indissociables de leur performance musicale, tout comme une partition est faite pour être jouée. Reconnaître la poésie qui émane des textes du rap est pertinent s'il l'on ne le soumet pas aux critères de la littérature classique. Le rap est suffisamment riche pour trouver sa légitimité sans le placer dans une hiérarchie culturelle ou une catégorisation littéraire. •

Gloria Mateus

Quand susurre Eros

ÉROTISME • L'imaginaire érotique peut être un tabou pour beaucoup. En lien avec les représentations des corps, de la sensualité, de l'acte sexuel, cette poésie propose de se dénuder, de lever le voile sur l'indicible.

Qui aura le cul-ot d'en parler?
Ce sera elle:

«*Quand je me regarde jouir, c'est toi que je vois dans mes pupilles, C'est ton miel que j' imagine couler, Tes mains que je sens le long de mon corps recroquevillé.*» (Cécile)

Écrire nos fantasmes

Ils sont fort nombreux, ces poètes qui se sont risqués à dépeindre le sexe avec la langue. Le Marquis de Sade, Arthur Rimbaud, le mythique Verlaine ou encore Louis Calaferte, tous ont susurré les douces paroles de l'Eros du bout des lèvres, entre des rimes intimes, parfois embrassées. De l'implicite suggestif à l'explicite de l'acte à

vif, la poésie érotique couche mille mots et imprègne les draps de littérature lit-téraire française. Pourtant, elle ne se résume pas à une consommation comme une pornographie pour les esprits lubriques, elle incarne également une affirmation de soi, elle fait couler de l'encre sur la chaire de l'être et touche du doigt la corporéité du moi. Cette poésie du «je» transgressif et de l'amour a par exemple rendue célèbre la poétesse Gioconda Belli, pour qui l'érotisme est un recours au droit de la jouissance et de l'être pulsionnel. Un «je» féminin qui se dresse au contact de l'amant.

La sexualité, une affaire publique

Plus que d'éveiller le désir par la lecture, cette poésie dépeint également des enjeux sociaux à travers des



fantasmes que les mots mettent en images. La poésie érotique dévoile ainsi des problématiques de genre et met en lumière des rapports de pouvoir, souvent inégaux, qui se traduisent aussi dans les sphères les plus intimes. «La poésie érotique féministe permet de mettre en avant toutes sortes d'expériences vécues par les femmes mais aussi les hommes et pas seulement dans le spectre de l'hétéronormativité» souligne Cécile, une

poétesse féministe lausannoise. La littérature féministe se présente ainsi comme une ouverture sur de véritables expériences corporelles vécues. Elle permet de rompre avec les tabous et étend l'imaginaire à des pratiques plus égalitaires et conscientes. Les poèmes évocateurs ont, de fait, un véritable rôle à jouer dans la reconsidération des normes sociales qui entravent encore nos représentations de la sexualité. L'érotisme poétique permet donc, avec la douceur et la beauté de la langue, une dédramatisation d'un désir et une reconceptualisation des pratiques sexuelles comme de nos fantasmes! •

Valentine Girardier

La poésie au féminin, ça se conjugue au futur?

FEMMES • Baudelaire, Apollinaire, Hugo... Considérés comme faisant partie des poètes incontournables de la langue française, ils vous sont certainement familiers. En revanche, rares sont les poétesses mises en avant dans les salles de classe ou publiées par des éditeurs prestigieux. Lumière sur leur invisibilisation.

«Il faut dire: cette femme est poète, est philosophe, est auteur [...] et non: poétesse, philosophe, autrice [...]», déclarait Boisregard, un homme de lettres du XVII^e siècle. C'est précisément à partir de cette période qu'on a décidé de supprimer les mots féminins désignant des positions de pouvoir, notamment dans les carrières de lettres. Selon Éliane Viennot, chercheuse française en littérature de la Renaissance, l'écriture était une occupation réservée aux hommes, une majorité d'entre eux ne souhaitant pas que les femmes «viennent marcher sur leurs plates-bandes». Christine Planté, professeure émérite de littérature à l'Université Lumière Lyon II, explique que «la poésie est considérée comme la création littéraire sous sa forme la plus haute et la plus exigeante. Or plus une activité est valorisée, plus il est difficile pour les femmes d'y accéder». On peut également expliquer cette invisibilisation par le fait qu'à

partir du XIX^e siècle, écrire suppose une liberté, une capacité de transgresser les normes sociales de son temps: exprimer ce vers quoi on aspire, ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas; liberté d'autant plus difficile à atteindre pour les femmes à cette période. Paradoxalement, ces dernières ont toujours été représentées dans la poésie, mais constamment cantonnées au rôle d'inspiratrices et de muses.

Les poétesses sont-elles restées muettes?

Même si leurs œuvres ont malheureusement été peu reconnues au cours de l'histoire, les femmes ont toujours écrit de la poésie. Par exemple, on peut remonter jusqu'à l'Antiquité grecque et lire Sappho, jusqu'au Moyen-Âge et la Renaissance pour Marie de France, Louise Labé et Christine de Pisan, ou encore Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles et Louise

Collet pour le XIX^e siècle. À propos, Louise Labé est une des figures les plus emblématiques de la poésie féminine.

Une liberté, une capacité de transgresser les normes sociales de son temps

Issue d'un milieu aisé, elle a pu bénéficier d'une éducation de qualité, lui permettant d'accéder, entre autres, à un vocabulaire plus étendu, ce qui n'était pas offert à la majorité des femmes de son temps. Brillamment, elle inverse les rôles masculins et féminins, passant d'objet de désir à sujet d'énonciation. Véritable figure féministe, à l'image d'autres femmes de lettres de l'époque, elle revendique l'indépendance de pensée et le droit à l'éducation.

Et aujourd'hui?

Bien que notre époque soit sans doute moins marquée par les inégalités sexistes des siècles passés, il est, selon Khoury-Ghata, femme de lettres française, encore difficile de se faire entendre. Néanmoins, les réseaux sociaux sont aujourd'hui un vecteur de découverte de la poésie. Par exemple, les poèmes de Rupi Kaur, une «instapoet» engagée dont le premier recueil s'est écoulé à plus de 3,5 millions d'exemplaires, ou d'Amanda Gorman, jeune poétesse s'étant exprimée lors de l'investiture de Joe Biden, dont les œuvres sont déjà des best-sellers, sont beaucoup relayés sur les réseaux sociaux. Ces poétesses 2.0 pourraient bien changer la tendance et briller pour toutes celles ayant écrit dans l'ombre. •

Iris Cappai

La poésie au service de l'anticolonialisme

NÉGRITUDE • Reliquat d'une époque révolue, le terme «nègre» heurte l'oreille contemporaine. Alors qu'un classique d'Agatha Christie est rebaptisé, où le «n-word» remplace l'imprononçable étiquette raciste, nommer de la sorte un courant poétique semble inenvisageable. Pourtant, dans les années 1930, en France, un groupe de poètes et poétesses noir-e-s se réapproprie le terme.

Amé Césaire, dans *L'étudiant noir* en 1935, invoque pour la première fois le concept de «négritude». Présenté comme une revendication de sa couleur de peau, de ses origines et de son statut au sein de l'empire colonial français, d'une culture noire, il est l'outil par lequel «nous aurons conscience de nous», dit-il, s'opposant ainsi à la déculturation des populations colonisées.

«Nous aurons conscience de nous»

Il explique que «les exploiters blancs nous ont donné, à nous autres exploités, une culture, mais une culture blanche, une civilisation, mais une civilisation blanche». Il attaque la disparition des cultures endémiques sous l'influence coloniale. Césaire fustige «l'assimilation, née de la peur et de la timidité, [qui] finit toujours dans le mépris et dans la haine». Après l'asservissement, puis l'assimilation, il revendique l'émancipation.

A l'origine d'une mouvance

La Négritude émerge dans ce contexte colonial, au début des années 1930 à Paris. Le terme apparaît sous la plume de Césaire, puis est partagé par Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas pour ne citer que les figures de proue. Tou-te-s définissent la poésie comme moyen d'expression privilégié. Toutefois, on ne peut pas à

proprement parler d'un mouvement, n'ayant jamais véritablement été constitué, ni régi par des règles.

La poésie comme moyen d'expression privilégié

«Il s'agit plutôt d'une mouvance assez spontanée de jeunes intellectuels d'origine africaine ou antillaise qui se sont retrouvés boursiers à Paris et ont été confrontés à la situation du colonisé qui prévalait sur tout ce qui pouvait les définir», comme nous l'explique Christine Le Quellec Cottier, professeure spécialisée en littérature africaine à l'Unil. Il-elle-s se rassemblent à Saint-Germain-des-Près et dans des lieux de sociabilité intellectuelle, à l'instar du salon littéraire des sœurs Paulette et Jane Nardal. Tou-te-s font état de leurs revendications dans différents journaux, *La Dépêche africaine*, la *Revue du monde noir*, ou *L'étudiant noir* fondé par Césaire, puis *Présence africaine*.

«Nègre», un concept enfermant à dépasser

Si le terme «nègre» est prohibé aujourd'hui, il n'était de loin pas neutre au siècle dernier. Le revendiquer ne va pas de soi, sa reprise étant d'autant plus significative. Dans son poème *Mot*, paru en 1949, Césaire assène, au moyen d'une anaphore, «le mot nègre», révélant, strophe après strophe, la violence qu'il renferme:

«sorti tout armé du hurlement d'une fleur vénéneuse», «un grésillement de chairs qui brûlent âcre et de corne». Dans *Ghetto*, publié en 1961, Guy Tirolien clame, sans le nommer, le carcan raciste et réducteur qu'il représente: «Pourquoi m'enfermerai-je dans cette image de moi qu'ils voudraient pétrifier? Pitié, je dis pitié! J'étouffe dans le ghetto de l'exotisme. Non je ne suis pas cette idole d'ébène humant l'encens profane qu'on brûle dans les musées de l'exotisme. Je ne suis pas ce cannibale de foire, roulant des prunelles d'ivoire pour le frisson des gosses. [...] Je ne suis pas non plus statue figée du révolté ou de la damnation. Je suis bête vivante, bête de proie toujours prête à bondir». Après l'exposition coloniale de 1931, ces mots résonnent.

«J'étouffe dans le ghetto de l'exotisme»

Dans *l'Orphée noir*, préface de *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (1948) de Senghor, Jean-Paul Sartre résume: «Insulté, asservi [le Noir] se redresse, il ramasse le mot de nègre qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme noir, en face du blanc, dans la fierté». La revendication et la fierté sont deux ferments de la Négritude.

Un projet controversé, mais universel

La Négritude est intimement liée à un contexte d'époque, et malgré son message d'émancipation, n'est pas reçue unanimement au sein même de la communauté noire. En 1962, en pleine décennie d'indépendances, l'écrivain nigérian Wole Soyinka s'oppose à la Négritude, déclarant «qu'un tigre ne proclame pas sa tigritude. Il bondit sur sa proie et la dévore». L'auteur plaide pour une approche moins rhétorique et davantage portée sur la résolution concrète des problèmes politiques et économiques que connaissent alors les pays d'Afrique. De même, si les poète-sse-s voient dans René Maran, premier lauréat noir du Prix Goncourt

en 1921, un précurseur de la Négritude, ce dernier «avouait qu'il la comprenait mal et avait tendance à y voir un racisme plus qu'une nouvelle forme d'humanisme», selon Lilyan Kesteloot, spécialiste de littérature africaine. Cependant, pour Christine Le Quellec Cottier, «à l'époque, le seul moyen de se faire entendre était d'être dans une opposition forte, de créer des polarités: on est soit blanc, système de domination, soit noir, jusqu'alors colonisé».

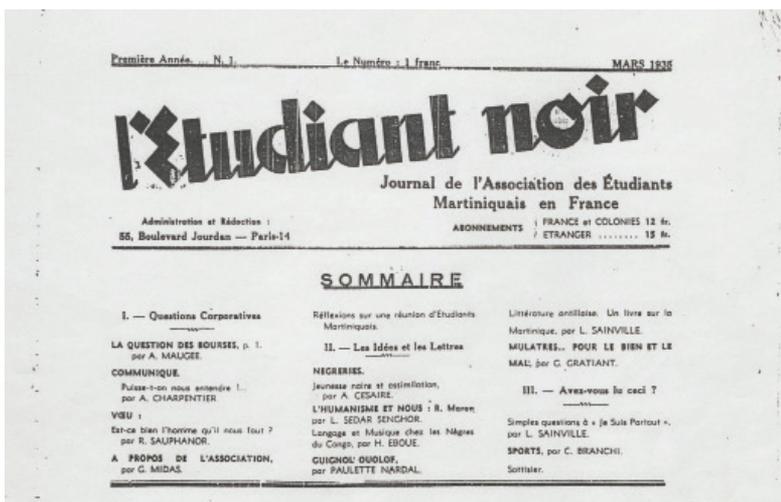
La Négritude est convergente et universaliste

Senghor écrit à ce titre que «pour asseoir une révolution efficace, il nous fallait d'abord nous débarrasser de nos vêtements d'emprunt, ceux de l'assimilation, et affirmer notre être, c'est-à-dire notre négritude». D'autant que le concept de «nègre» n'est pas abordé sous le seul prisme de la couleur de peau. Senghor publie en 1981, *Pour une lecture négro-africaine de Mallarmé*, de même que Guy Tirolien, dans *Ghetto*, se réclame de Rimbaud, Matisse, Braque et Picasso.

«On est soit blanc, système de domination, soit noir, jusqu'alors colonisé»

Pour Senghor, «la poésie est nègre et les bons poètes sont noirs», selon le chercheur Romuald de Fonkoua d'après qui, pour le poète, «la culture nègre est une culture universelle». Dans *Discours sur la Négritude*, Césaire déclare que leur point commun n'est «pas forcément une couleur de peau, mais le fait qu'ils se rattachent [...] à des groupes humains [...] qui ont souffert et souvent souffrent encore d'être marginalisés et opprimés». Se rapportant tant aux Malgaches, Soudanais et Antillais qu'aux Vietnamiens d'Indochine, la Négritude est convergente et universaliste. •

Nicolas Michiels



Quand famille rime avec stress

PSYCHOLOGIE • Une étude de l'Université catholique de Louvain a trouvé que 5% des parents belges souffrent du burn-out parental et que 8% ont un risque important de le développer. En quoi consiste ce phénomène et quel impact a eu la pandémie sur les familles?

Les livres sur la parentalité, les réseaux sociaux, les publicités et les conseils de l'entourage: tout dans notre société semble rappeler aux parents le comportement à adopter pour être un «bon parent». Si la floraison des publications sur le bien-être des enfants pendant les dernières décennies a permis de mieux identifier leurs besoins, elle a aussi contribué à mettre les parents sous pression. Dans leur ouvrage *Le Burn-out parental, l'éviter et s'en sortir*, Moïra Mikolajczak et Isabelle Roskam définissent le burn-out parental comme une «exposition prolongée au stress dans le domaine de la parentalité en l'absence de ressources suffisantes pour compenser cet effet». Les parents se sentent dépassés par les tâches et responsabilités qu'impliquent leur rôle et culpabilisent d'éprouver des émotions négatives à l'encontre de leurs enfants. Les chercheuses expliquent que la balance personnelle du parent est en équilibre entre des ressources personnelles, liées à l'enfant, familiales et des agents stressants. «Tant que le stress engendré par les facteurs de risque est compensé par des ressources, notre balance parentale est équilibrée», expliquent les autrices.

Les parents se sentent dépassés par les tâches et responsabilités

Pour Moïra Mikolajczak et Isabelle Roskam, le surmenage est un processus qui commence par le désir d'être un «bon parent». Tendre vers cet idéal peut mener à un surinvestissement, à un sacrifice de soi important et à un sentiment de frustration lorsque les efforts ne donnent pas les résultats escomptés. L'épuisement parental suscite d'abord un épuisement physique et émotionnel des parents. «J'étais épuisée. [...] La moindre chose à faire me demandait vraiment trop d'énergie et je n'en avais plus. Vraiment plus. J'étais juste en mode survie», témoigne une maman de deux enfants dans l'étude des chercheuses. D'autres symptômes du



découragement sont la distanciation affective avec les enfants, la saturation et perte de plaisir dans son rôle et la réalisation du parent qu'il n'est plus le parent qu'il était ou souhaite être.

Le burn-out parental en temps de pandémie

Dans un interview accordé au journal *Le Temps*, Moïra Mikolajczak explique que le nombre de familles touchées par le burn-out parental en Belgique a augmenté d'un tiers pendant la pandémie. «Pendant le confinement, les ressources sociales étaient coupées et on ne pouvait pas démissionner de l'autorité. La situation sanitaire obligeait d'interdire aux adolescents de sortir, il fallait occuper les enfants et travailler en même temps» souligne-t-elle. La professeure à l'Université de Louvain ajoute néanmoins que le premier confinement a diminué les sources de stress dans un tiers des familles et que les liens au sein du ménage ont été renforcés. Psychothérapeute et animatrice d'ateliers de prévention, Sandra Bon souligne dans cet interview qu'en l'absence de sorties et divertissements habituels en raison de la pandémie «il y a des ressources alternatives, plus subjectives, sur lesquelles on peut agir: s'accorder du repos mental, essayer de baisser ses standards très élevés pour un temps au moins, être bienveillant avec soi-même».

Eviter le burn-out parental

Comment prévenir ou sortir du burn-out parental? «Une première étape

consiste à reconnaître que, pour l'instant, on n'est pas satisfait par son rôle de parent, qu'il engendre du stress et de l'épuisement et qu'il nous fait souffrir», expliquent Moïra Mikolajczak et Isabelle Roskam. Les chercheuses ajoutent que de partager ce ressenti avec des personnes de confiance permet de diminuer le sentiment de solitude. En effet, les groupes de soutien entre parents sont un moyen efficace pour normaliser les expériences et les ressentis et échanger avec des personnes qui rencontrent des difficultés similaires. Dans un deuxième temps, elles conseillent aux parents d'accumuler les ressources personnelles pour contrebalancer les agents stressants. Les chercheuses soulignent l'importance de renforcer la coparentalité et de communiquer autour des pratiques éducatives divergentes et la division des tâches, ce qui peut être facilité par l'intervention d'un tiers. Il est également important de soigner son image de géniteur en évitant la comparaison avec les autres parents et les croyances négatives sur sa parentalité. Enfin, Moïra Mikolajczak et Isabelle Roskam invitent les couples à soigner leur relation avec leur progéniture en passant du temps de qualité avec eux car «la relation que l'on a avec ses enfants est un facteur sur lequel nous exerçons un certain contrôle et dont l'effet sur le bien-être parental est immédiat».

Gaëlle Dubath

Chronique polémique

Le couple face aux dépressions orageuses.

Après avoir évoqué dans le numéro précédent les polyphonies libertaires du couple moderne, cette chronique se donne aujourd'hui pour mission de se pencher sur une question qui semble a priori rhétorique: celle de la définition d'un couple. Comme le relève Monique Durpé Latour (psychologue et conseillère conjugale): le couple n'est ni le mariage ni la rencontre amoureuse. Mais alors, quel est-il? Sa définition est-elle tant limpide que cela pour que l'on s'octroie la largesse de ne pas le définir? Eh bien il est assez amusant de constater que même au sein d'un couple (de quelque nature qu'il soit), la définition de celui-ci et les représentations que lui attribuent les partenaires ne semblent pas toujours si évidentes et partagées. (Faites le test et vous verrez!) Une petite bombe que tu nous lances là me direz-vous. À moi de vous rétorquer que oui, c'en est une! Celle de la désillusion d'un couple dont la définition serait celle de la fameuse maxime «ils vécut heureux et eurent beaucoup d'enfants sans remises en question, jamais» comme nous le vendent si mal les navets romantiques diffusés à tour de bras sur M6. Je vous ponds là une définition désenchantée me direz-vous. Je vous le concède. Mais parler du couple sous ce prisme fait néanmoins sens. En effet, cela permet d'impulser un sentiment de déculpabilisation générale sur la pression qui se cache derrière la façade des amants qui ne traverseraient jamais de dépressions orageuses. Si je me permets de mettre de l'huile sur le couple, c'est donc pour mieux savoir surfer sur les vagues, leur faire face, en saisir les logiques mais aussi en dessiner les contours. Car, comme le rappelle Monique Durpé Latour, un couple est «une oscillation permanente entre deux polarités» à la recherche d'un point d'équilibre dans la météo parfois capricieuse de nos vies. •

Lisa Angiolini

Guerre au Tigré: destruction d'un peuple

GÉNOCIDÉ • Pour assurer son assise sur l'Éthiopie, le Premier Ministre Abiy Ahmed, évince les anciennes forces politiques. La fusion des partis et la centralisation du pouvoir fédéral engendrent cependant de profonds conflits et le dirigeant instrumentalise et ravive d'anciennes tensions ethniques.

Située dans la Corne de l'Afrique, l'Éthiopie est un État fédéraliste. Chaque région possède une autonomie forte, incluant un droit à l'autodétermination et les circonscriptions correspondent aux ethnies, et à la tête de l'État se trouve le Premier Ministre, détenteur des pouvoirs exécutifs suprêmes. Ces dernières années, les tensions politiques se sont accentuées au sein de l'appareil politique éthiopien, avant de se rediriger contre le Front de Libération du Peuple Tigré (FLPT) et le peuple de la région. Lors de l'automne 2020, la discorde s'accroît et un conflit armé éclate en novembre. D'abord annoncée comme une entreprise visant à destituer le gouvernement régional – considéré par l'État éthiopien comme illégitime – le conflit se mue rapidement en véritable guerre. Depuis, les conflits armés n'ont cessé et des outils des plus abominables sont utilisés à des fins militaires. *L'auditoire* a décidé de s'intéresser à cette tragédie, avec Kedir Seid pour intervenant – un approfondissement de cette thématique sera également proposé en format électronique. Originaire de la ville de Shire (Tigré), il entreprend depuis 2016 des études à l'Université de Lausanne, qu'il met en pause lorsque la guerre commence. Il est aujourd'hui porte-parole de la communauté Tigréenne dans le canton de Vaud, une association créée dans le but de médiatiser les tragédies en cours. Une tâche fastidieuse et épuisante: «Aucun média romand n'a accordé un espace à nos souffrances». Des rassemblements sont également organisés devant l'Office des Nations unies (ONU) à Genève, dont la prochaine aura lieu le dimanche 7 mai, pour dénoncer les violences sexuelles commises au Tigré et demander des investigations d'organismes indépendants.

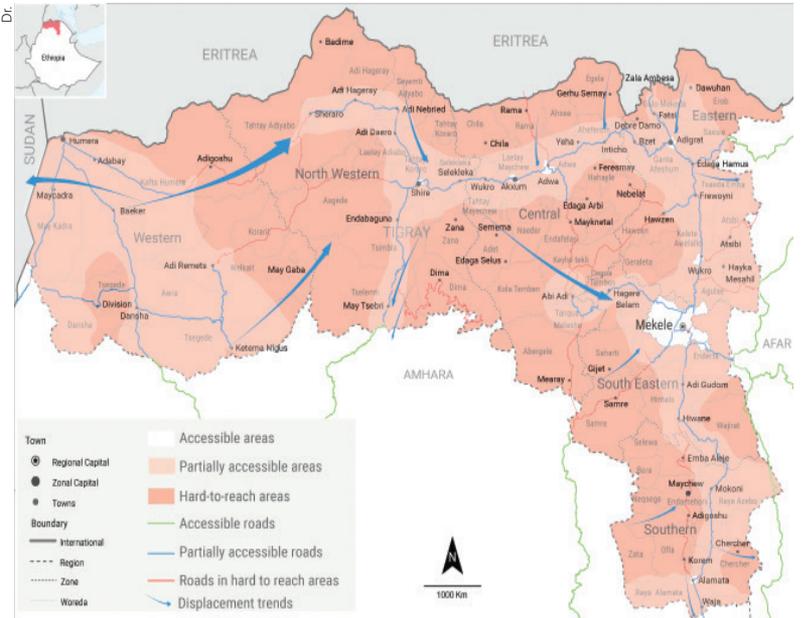
L'âge de pierre

Au premier jour de la guerre, le Tigré est coupé d'électricité, d'eau courante, d'Internet, de réseau téléphonique, et l'aide humanitaire ne

peut plus entrer sur le territoire – la majorité des témoignages proviennent ainsi de réfugiés ayant fui la région (ils étaient 62'000 fin février). La mère de Kedir Seid, qui vit le conflit de l'intérieur et avec laquelle il n'a pu communiquer que deux fois en cinq mois, constate: «Si tu as des céréales et que tu n'as plus d'électricité, tu dois produire de la farine à la pierre. Il n'y a plus d'eau, on boit l'eau des rivières, sans aucun traitement. Le feu est pratiquement impossible à produire: pour des allumettes, tu dois aller en ville, déboursant une fortune. Tous les déplacements se font à pied, il n'y a plus de transports publics, ni d'essence». La situation se complique lorsque les bombardements forcent les populations à fuir dans les campagnes avoisinantes. Notre intervenant complète: «Les populations des villes et villages, de vieilles personnes, des femmes et des enfants, sont forcés de quitter leur maison du jour au lendemain sous les tirs de l'artillerie et les explosions des bombes».

«Aucun média romand n'a accordé un espace à nos souffrances»

Ce sont plus de 2 millions de Tigréens qui ont été forcés de quitter leur foyer. «Les familles quittent leur maison avec de faibles réserves de nourriture, elles errent des semaines dans la campagne. Femmes et enfants marchent des kilomètres, sans eau potable et, forcés par la faim, ils sont contraints de revenir à leur foyer, sous l'assaut des bombes», ajoute Kedir. La moitié des déplacés ont trouvé refuge dans les campagnes à la suite de la destruction de leur foyer et leur retour ne porte que peu d'espoirs. L'absence de nourriture règne également dans les centres urbains et des soins élémentaires ne peuvent pas être



procurés. Ceci, toujours coupé du monde, sans communications ni aides extérieurs.

Rupture politique

A partir de 1993, la politique éthiopienne avait acquis une certaine stabilité autour de la coalition du Front Démocratique Révolutionnaire du Peuple Éthiopien (FDRPE), au sein de laquelle le FLPT possédait une position de force. Meles Zenawi, membre de ce parti, est Premier Ministre de 1993 jusqu'à sa mort, en 2012. L'Éthiopie entre alors dans une phase de recalibrage politique. Son successeur, Haile Dessalegn, se trouve confronté à de nombreuses manifestations, auxquelles il répond par des mesures restrictives et coercitives. Cependant, la contestation gronde encore et les rassemblements continuent; en 2018, il se trouve contraint de poser sa démission. Abiy Ahmed est alors sélectionné par le FDRPE en attendant les prochaines élections, prévues pour l'année 2020. Les premières mesures qu'il entreprend permettent au peuple de respirer, avec notamment la restauration des libertés de presse et de manifestation. Kedir Seid souligne ainsi: «Le public est enthousiaste à la suite de ce changement

politique». L'emballement est à son comble lorsqu'un accord de paix est conclu avec Issayas Afewerki – dirigeant l'Erythrée d'une main de fer depuis 1991 –, et Abiy Ahmed recevra le prix Nobel de la Paix en 2019. Le soutien populaire dont il bénéficiait s'essouffle rapidement lorsque nombre de mesures libératrices sont révoquées et, en décembre 2019, la rupture politique se dessine lorsqu'il fusionne la coalition au pouvoir – le FRDPE – en un parti unique, le Parti de la Prospérité. «On passe d'une politique fédéraliste à une vision unitariste. La principale région à s'y opposer est alors le Tigré, en particulier le FLPT», complète Kedir Seid.

«On passe d'une politique fédéraliste à une vision unitariste»

En 2020, la tension se généralise: de nombreuses manifestations parèsentent l'Éthiopie et la répression armée de ces dernières engendre des centaines de morts parmi les manifestants. La même année, les tensions entre le FLPT et le gouvernement fédéral atteignent leur

paroxysme. Le mandat du Premier Ministre est prolongé avec le report des élections, sous couvert de crise sanitaire. En octobre, le comité du parti tigréen déclare qu'il n'y a « plus de gouvernement fédéral » et des élections régionales sont organisées; le pouvoir fédéral prévient d'avance que ce scrutin serait « nul et non avenu ». Le 9 septembre, 2,9 millions des tigréens ne s'expriment. Kedir Seid commente ainsi: « Les autorités tigréennes considèrent le gouvernement fédéral illégitime pour n'avoir pas fait d'élections et, à l'inverse, Abiy Ahmed considère le FLPT comme illégitime pour avoir effectué ce vote ». Le conflit politique se transpose sur la scène militaire le 4 novembre 2020.

Une guerre éclair?

À la veille de la guerre, les troupes des armées fédérales éthiopiennes et érythréennes ainsi que des milices Amhara sont aux frontières tigréennes. La présence des troupes érythréennes dans ce conflit s'explique par le ravivement d'anciens conflits qui ont opposé le FLPT et l'Erythrée. Abiy Ahmed promet des opérations rapides et, le 29 novembre, lorsque Mekele, le chef-lieu tigréen, tombe aux mains du gouvernement fédéral, le pouvoir central met en place un gouvernement intérimaire. Derrière ces déclarations, la guerre et ses horreurs se perpétuent. Par ailleurs, alors que le Premier Ministre éthiopien inscrivait le conflit comme une brève entreprise militaire, c'est un tout autre tableau qui s'est depuis dessiné. Ces opérations s'accompagnent de traitements inhumains, d'exécutions et d'attaques intentionnelles de civils, auxquels s'ajoutent la destruction, l'appropriation et la destruction de biens. Chacun de ces actes constitue un crime de guerre, tel que défini par l'article 8 du Statut de Rome, fondement du droit international pénal. Par le caractère généralisé et systématique, ces atrocités deviennent des crimes contre l'humanité, et puisque ces actes sont perpétrés contre un peuple, ils posent les fondements de ce qui constitue un génocide, toujours en accord avec la Cour pénale internationale.

Une guerre génocidaire

Les premiers indicateurs proviennent d'Amnesty International qui dénonce des massacres de civils ayant lieu dès novembre 2020. Dans la ville d'Aksoum, les troupes érythréennes font face à une rébellion constituée de

forces du FLPT et de villageois brandissant des armes improvisées. Rapidement contrecarrée par des militaires formés, la répression contre les habitants sera inhumaine. Les soldats érythréens marchent frénétiquement dans les rues d'Aksoum, exécutant sommairement des civils qui s'enfuient à leur vue. Les corps jonchent les rues et l'ONG recense 240 civils abattus. Cette description n'est pas singulière: en avril 2021, ce sont plus de 150 villes tigréennes qui ont été le lieu de massacres et le nombre de civils exécutés se comptabilisait à environ 2'000.

150 villes tigréennes comme lieu de massacres et d'exécutions se comptabilisant à environ 2'000

Un bilan en deçà de la réalité, puisqu'il s'agit uniquement des meurtres inventoriés; nombreuses sont les fosses communes et les habitants disparus. Les partis de l'opposition au Tigré avancent un autre chiffre, celui de 50'000 homicides. Ce conflit se caractérise également par l'instrumentalisation de la faim et de la santé en armes de guerre. Le « docteur du Monde », Tedros Ghebreyesus, énonçait le 24 du mois passé: « La famine et les viols sont utilisés comme armes, les meurtres se font à l'aveugle ». La World Peace Foundation (WPF) dresse un rapport édifiant quant à la situation alimentaire: les animaux d'élevage sont abattus, les cultures sont détruites de façon systématique et les fermes sont occupées; il est crédible qu'entre 50 et 100 personnes meurent de faim chaque jour. Selon l'ONU, ce sont 4,5 des 6 millions de Tigréens qui ont urgemment besoin d'aide alimentaire. Concernant la santé, Médecins Sans Frontières (MSF) observe que plus de 70% des établissements visités ont été pillés, et seuls 13% fonctionnent normalement. L'ONG mentionne une « attaque coordonnée contre l'ensemble du système de santé » et les témoignages sont sans équivoque: le centre de santé de Semema a été pillé deux fois, avant d'être incendié, et la salle d'accouchement de Sebeya a été détruite au lance-roquettes. Les conséquences sont dévastatrices: les blessés parcourent, à pieds, de longues distances pour des soins élémentaires, les malades chroniques



n'ont pas accès à leurs traitements, et les soins pré- et postnataux ne sont pas assurés. À la destruction du système de santé s'ajoute celle de nombreuses écoles, universités, commerces et usines.

Mulugeta Gebrehiwot constate: « Ils ont détruit le Tigré, littéralement »

Mulugeta Gebrehiwot, chercheur à l'Université de Victoria (Grande-Bretagne), constate: « Ils ont détruit le Tigré, littéralement ». L'Europe External Programme with Africa (EEPA) complète ces horreurs d'une dimension plus sordide: 10'000 filles, femmes et personnes âgées auraient subi des violences sexuelles de novembre à mars 2021. Le seul hôpital d'Ayder, à Mekele, reporte plus de 750 cas de viols. Une estimation qui se sait limitée puisque d'innombrables cas ne sont pas reportés. À ceci s'ajoute l'absence de moyens abortifs ou de soins pré- et postnataux. L'ONG rattache ces violences à une fin militaire: « Les femmes et jeunes filles sont prises pour cible comme [futurs] mères d'enfants qui pourraient prendre les armes contre l'envahisseur ».

L'Éthiopie se fissure

Lorsque le pays se cherche un nouvel équilibre à la suite de changements politiques, le Premier Ministre Abiy Ahmed tente la centralisation du pouvoir et l'unification des partis politiques. Le FLPT est la principale opposition, par son rôle historique et par sa contestation de la nouvelle vision proposée. En ravivant d'anciens conflits ethniques, le

gouvernement fédéral orchestre un évincement de cette figure d'opposition, qui se mue progressivement en conflit militaire contre une région et l'extermination de son peuple. Prédit par Abiy Ahmed comme une entreprise de courte durée, les faits se sont avérés différents et la guerre semble actuellement se trouver dans une impasse: le conflit pourrait se prolonger pendant des mois. Lorsque les armes seront déposées, la reconstruction de cette région sera l'affaire d'années, voire de décennies. Se pose alors également la question de la place du Tigré au sein de l'Éthiopie. Pour Kedir Seid: « Le plus envisageable est que le Tigré soit indépendant. Il n'y a plus de retour en arrière possible. Les peuples éthiopiens n'ont pas réagi, on ne peut plus vivre ensemble ». Le rééquilibrage politique proposé par Abiy Ahmed semble ainsi diriger le pays vers une tout autre direction, celle de sa dislocation.

Le plus envisageable est que le Tigré soit indépendant

Les conflits internes se multiplient et la mobilisation massive des troupes éthiopiennes aux frontières tigréennes a laissé d'autres régions désarmées, une porte ouverte à la réémergence d'anciennes velléités territoriales. En février 2020, Seye Abraha, ancien ministre éthiopien de la défense prévenait: « Le pays est déjà au bord de la désintégration. Si une guerre éclate, on pourra savoir où elle commence, mais impossible de déterminer quand et où elle se terminera ». •

Conseillères funéraires, une banalité?

PROFESSION • Cela ne fait que quelques années que les entreprises spécialisées dans les affaires funéraires commencent à se féminiser. Dans ce métier, qui était à l'origine réservé aux hommes, des agentes funéraires sont formées, mais elles restent toujours minoritaires. Comment expliquer leur nombre si peu élevé?

Jusqu'il y a une quinzaine d'années, le milieu funéraire était presque essentiellement masculin, mais depuis, les femmes sont de plus en plus nombreuses dans les entreprises de pompes funèbres, bien que minoritaires. Certaines ont changé de profession pour rejoindre le milieu, alors que d'autres ont pris leurs marques dans l'entreprise familiale. Parallèlement, on s'intéresse de plus en plus à la place des femmes dans les entreprises funéraires, comme le témoigne l'émission «Croque-mort au féminin», que le magazine *Temps Présent* consacrait à cinq femmes croque-mort en août 2019. Les métiers funéraires font partie d'un grand ensemble de sujets tabous. Les croque-morts, comme ils sont appelés familièrement, mais en réalité ce sont des agents et agentes funéraires ou

encore thanatopracteurs et thanatopractrices, sont pourtant d'une grande aide pour les familles.

Le métier était totalement interdit aux femmes

Rédaction du faire-part, transport du corps, organisation des obsèques ou encore prises de dispositions légales; l'ensemble de leurs missions demandent une grande force morale et physique.

Vers plus de visibilité?

Comme le nom de la profession l'indique, il était de coutume pour les croque-morts, avant le développement de moyens techniques, de mordre un

doigt de pied du défunt, afin de s'assurer qu'il n'était plus en vie. A cette époque-là, le métier était totalement interdit aux femmes. Aujourd'hui, bien qu'il leur soit possible d'exercer cette activité, elles sont toujours peu nombreuses. Comment expliquer cette différence? Selon Sandrine Thiéfine, présidente générale du réseau de pompes funèbres de France, le secteur serait soumis à une «chasse gardée des hommes». Elle le mentionne en 2018 dans la tribune «Les femmes et le métier de la mort: un métier d'avenir!». Elle y défend leur présence, parfois estimée à tort comme trop fragile, physiquement et moralement. Pour elle, la femme a sa place dans ce type d'entreprise, ne serait-ce que pour apporter un réconfort maternel aux familles endeuillées. Elle affirme



d'ailleurs que «les familles se dirigent systématiquement vers une femme lorsqu'elles en ont le choix». Ces propos éclairants sont une preuve que le genre d'un individu ne devrait pas être une limite, surtout dans la pratique d'un métier comme celui de croque-mort, souvent considéré comme une vocation. •

Julie Pittet

Une initiative qui divise

SOCIÉTÉ • Les affiches qui jalonnent les campagnes suisses le démontrent: la votation au sujet des pesticides de synthèse le 13 juin prochain semble revêtir une importance capitale pour certain-e-s agriculteur-riche-s. Dès lors, il convient de s'interroger sur les aspects sociétaux sous-jacents.

Selon la plupart des opposant-e-s, les initiatives dites «phyto-extrêmes» ne sont pas adaptées à la réalité bien concrète que semblent vouloir défendre beaucoup de paysan-ne-s. Dès lors, comment expliquer une telle rupture entre certain-e-s représentant-e-s du monde agricole et celles et ceux qui souhaitent défendre les sols suisses et la santé de la population? Les intérêts ne devraient-ils pas converger? Et, plus globalement, les larges débats autour de la question ne reflètent-ils pas un clivage entre milieux ruraux et citadins?

pesticides de synthèse résulterait en une augmentation massive de l'importation de denrées alimentaires, afin de combler la baisse de rendement sur les parcelles suisses. La liste des points qui divisent les deux camps est longue, les énoncer reviendrait à inscrire cette réflexion dans le champ de la politique, et ainsi, à s'écarter des enjeux sociétaux sous-jacents.

Clivage sociétal

À l'instar de beaucoup d'autres, cette initiative divise. Alors qu'énoncer un clivage rural – urbain serait réducteur, il semble

toutefois évident qu'une tendance est perceptible. En effet, les différent-e-s acteur-riche-s en question ne partagent pas la même réalité. Beaucoup de votant-e-s seront amené-e-s à se prononcer sur la question sans n'avoir jamais eu l'occasion de converser avec les premier-ère-s concerné-e-s par l'aboutissement de ce projet de loi.

Les différent-e-s acteur-riche-s en question ne partagent pas la même réalité

De la même manière, la campagne menée par certain-e-s agriculteur-riche-s en défaveur de l'initiative semble s'arrêter aux portes des zones plus urbaines. Comme le précise le politologue Claude Longchamp, «ce fossé entre villes et campagnes [...] est le conflit politique majeur que connaît notre pays». C'est

d'ailleurs dans cette réflexion que s'inscrit la présidente de l'Union suisse des paysannes et des femmes rurales, Anne Challandes, lorsqu'elle suggère que l'enjeu principal de la campagne des opposant-e-s est de «pouvoir expliquer ce que fait vraiment l'agriculture». En prononçant ces mots lors d'un entretien pour la RTS, la paysanne bio souligne l'apparente imperméabilité entre les deux milieux. Le besoin d'informer est réel, et ce, des deux côtés du «fossé». Outre l'enjeu politique du mois de juin prochain, la rupture entre rural et urbain s'étend à beaucoup de domaines du quotidien. L'ensemble de notre société, et notamment le système de formations qui dissocie souvent hautes études et pratiques manuelles, a évolué vers une séparation de plus en plus accrue des corps de métier. Or, à une heure où les modèles climatiques sont alarmants, n'aurions-nous pas intérêt à (ré)concilier ces différents domaines? •

Margaux Krieg

Un monde agricole divisé

Les débats soulevés à l'approche des votations s'intensifient et les exploitant-e-s agricoles concerné-e-s sont loin d'être unanimes. Lorsque le fait d'interdire les pesticides de synthèse semble en réjouir, d'autres auraient plutôt tendance à s'inquiéter de l'aboutissement de cette initiative. L'argument phare: la hausse des importations. Pour nombre d'opposant-e-s, proscrire l'usage de



Faitière zélatrice

RÉCAPITULATIF • L'année académique touchera bientôt à sa fin. La Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE) s'est chargée de remplir efficacement et indépendamment des circonstances ses diverses missions: écouter, représenter, défendre la parole estudiantine, ainsi que sensibiliser ou apporter des réponses aux problématiques qui touchent la population de l'Unil.

Après plus d'un an de cours en ligne, le contexte d'étude ne s'améliore pas: manque de lien sociaux entre pairs, de contact avec les professeurs, sports et activités lucratives à l'arrêt, ou encore un sentiment d'abandon vis-à-vis des décisions politiques... La FAE s'est donc positionnée médiatiquement pour défendre les intérêts des étudiant.e.s afin que nos revendications soient entendues. Le semestre passé, nous avons voté dans notre assemblée des délégué.e.s (AD) de ne pas demander la tentative zéro, car nous avons peur d'être trop revendicatifs et nous avons privilégié une approche consensuelle et conciliante en ne demandant que la désinscription des examens sans pénalité. (Petit rappel: les décisions prises par la FAE sont toutes votées par les délégué.e.s qui se composent à moitié de représentant.e.s d'associations facultaires et de l'autre moitié d'étudiant.e.s tiré.e.s au sort). Nous n'avons été entendu.e.s sur aucune demande, malgré des séances récurrentes de dialogue avec la direction. Pour le prochain semestre, la FAE a donc décidé de se repositionner et de défendre le droit à la tentative zéro. Il se trouve que notre sondage (résumé disponible dans l'article de *L'auditoire* 262) a montré que deux tiers des étudiant.e.s soutiennent cette mesure. Les revendications pour la session de printemps 2021 sont disponibles sur notre site. En somme, nous allons cette fois revendiquer nos droits de manière plus affirmée, car si les universitaires s'adaptent et se montrent

particulièrement résilients, cela ne signifie pas que la situation externe facilite l'acquisition intellectuelle attendue par les formations académiques.

Créer l'échange et communiquer

En dehors de ces activités revendicatrices, la FAE s'est donnée comme mission et ce depuis quelques années déjà, d'ouvrir la discussion autour d'une problématique liée à l'égalité. Parallèlement à la journée des droits des femmes qui a lieu le 8 mars, nous proposons tous les ans de mettre en lumière un sujet en lien avec la thématique de l'inégalité au sein de la communauté estudiantine. Cette année, à la suite d'une pétition contre le renvoi d'un ex-matriculé de l'Unil d'origine afghane qui a attiré notre attention, nous avons organisé une table ronde afin de sensibiliser nos camarades universitaires à la question de la migration et des inégalités qui y sont liées. Ces inégalités nous les appréhendons chaque jour dans le cadre des FSE (le fonds de solidarité étudiante), une structure que nous avons mise en place dans le but de pallier ces situations. C'est par ce biais que les étudiant.e.s qui ne remplissent pas les critères pour l'octroi d'une bourse reçoivent une aide ponctuelle. Pour attirer l'attention sur cette problématique, nous avons lancé une campagne d'une semaine sur nos réseaux intitulée «Le saviez-vous?» concernant des situations ou des lois en vigueur au sujet des migrant.e.s et réfugié.e.s en Europe. La FAE a également touché le sujet de la santé mentale dans une conférence-live organisée



en décembre 2020. Cette dernière a été pensée, car nous vivons une période de grands bouleversements dans notre vie quotidienne et qu'en tant qu'étudiant.e.s nous comprenons le sentiment qui entoure ces temps d'incertitude. Nous avons donc décidé d'essayer d'aider les étudiant.e.s en proposant une conférence qui apportait des réponses tangibles à la gestion de notre santé mentale grâce à des intervenant.e.s spécialisé.e.s. Enfin, nos activités communicationnelles ont également consisté à participer à un live dans la journée d'accueil des gymnasien-ne.s et à la rédaction de ces précieux articles de *L'auditoire*. Nous laisserons un certain héritage sur notre chaîne YouTube et ces numéros que vous pouvez retrouver en tout temps.

Des réponses tangibles

La situation éprouvée par tout.e.s a suscité pléthore d'interrogations et tout autant de nouveaux enjeux sociaux. Pour répondre à ces problèmes, nous avons, dans un premier temps, cherché à cerner les conjonctures préoccupantes. 40% des étudiant.e.s en bachelor ou master ont pu compléter un sondage post session d'examen d'hiver 2021 (cf n°262). Par le traitement des résultats, nous avons pu comprendre et communiquer les sources majeures d'inquiétudes actuelles. Le poids de cette crise sur la santé mentale estudiantine a été mise en exergue et ce constat a

souligné le besoin urgent d'apporter des solutions concrètes. Nous avons donc décidé de trouver un moyen de regrouper les activités proposées par les différent.e.s acteur.rice.s de la communauté de l'Unil (la direction, les associations représentatives ou indépendantes, nous, vous, ...) sur une plateforme simple et instinctive: Flips. Cette application est un projet soutenu par la direction et il permet à chaque membre de l'institution de se créer un compte à partir de son adresse email universitaire. Elle est d'ores et déjà disponible et active. D'ailleurs, la FAE a proposé sa première activité chasse aux œufs et les gagnant.e.s se sont vu.e.s repartir les mains pleines de chocolat, à l'image d'Augustus. Nous vous encourageons fortement à aller voir les diverses propositions pour recréer du lien social dans ce contexte si isolant. Finalement, la FAE clôturera son semestre en changeant son identité visuelle. Nous lancerons l'année suivante avec le nouveau logo présent dans cet article (voté lors de la dernière AD). Nous profiterons de l'été pour préparer une rentrée sous le nouveau fanion. Un site frais, des couleurs toutes choisies; bref, un peu d'espoir pour un futur qui, on l'espère fort, se fera avec bien plus de proximité. •

Eleonora Shihab, Virginia Soro, Noëlle Wilhelm, Joaquin Mariné



Fédération
des Associations
d'Étudiant-e-s



Notre future voisine, la RTS

MÉDIAS • La RTS s'installera dès 2025 sur le campus de l'EPFL. Les étudiant·e·s lausannois·e·s pourront ainsi bénéficier de certaines infrastructures et prestations proposées par l'entreprise. Le chef de projet global, Marc Bueler, livre le côté novateur d'une telle initiative, mais aussi son lot de défis.

Dans quelques années, les étudiant·e·s de l'Unil et de l'EPFL n'auront qu'à sortir des amphithéâtres pour rencontrer Jean-Marc Richard, Vincent Veillon, ou encore Jennifer Covo. Vous l'aurez deviné, en 2025, la RTS élira domicile à quelques pas du Rolex Center! Le nouveau bâtiment, en plus d'être à la pointe de la technologie, regroupera la majorité des chaînes radios et des rédactions de la RTS, dont l'Actualité et le Téléjournal. Ce projet d'envergure, estimé à 120 millions de francs, sera financé en majorité par la vente du bâtiment de la RTS à La Sallaz qui, tout comme les locaux à Genève, ne permet plus de répondre aux besoins de la production de «demain».



Modélisation du futur bâtiment de la RT, qui siègera sur le campus universitaire lausannois.

Travailler ensemble

Dans l'imaginaire collectif, l'univers des journalistes renvoie souvent à une concurrence sans merci pour le scoop. Et même si le *scoop* aura toujours sa place, la RTS veut encourager au maximum la collaboration et les échanges entre les rédactions, tous vecteurs confondus (radio, TV ou digital). L'ensemble s'étendra sur un large disque, suspendu à huit mètres de hauteur, sur-nommé «le champ» (au grand plaisir des adeptes de Bourdieu!).

«La pluridisciplinarité est la clef du succès pour demain»

En plus d'une collaboration interne intensifiée, la RTS prévoit d'établir des relations étroites avec l'EPFL et l'Unil. Selon le chef de projet global, Marc Bueler, une coopération entre médias et recherche scientifique permettra à l'entreprise et aux universités de se placer comme acteurs majeurs dans la transformation digitale. «La pluridisciplinarité est la clef du succès pour demain. C'est de la confrontation des matières, des technologies et des savoirs qu'émergeront les meilleures innovations», déclare-t-il. Ce modèle médiatique axé sur la

collaboration est une grande première en Suisse. Marc Bueler et son équipe se sont notamment inspirés du cas norvégien. «À Bergen, ils ont cette synergie entre universités, journalisme, télévision privée et publique. Tout le monde se mélange et collabore dans un bâtiment unique. Même les télévisions privées et publiques ne se voient pas comme concurrents. Pour eux, la concurrence, c'est Facebook et Google», explique le chef de projet.

Tourné vers les étudiant·e·s

Parmi les points forts du projet, Marc Bueler relève l'ambition d'ouverture de l'entreprise vers le public et les campus. Les étudiant·e·s lausannois·e·s auront non seulement la possibilité de visiter les locaux et de manger dans le restaurant, mais il·elle·s pourront également accéder à des studios de production et profiter de certaines infrastructures pour la tenue d'événements organisés par l'EPFL ou l'Unil. En outre, plusieurs émissions et concerts produits par la RTS seront librement accessibles. Selon des collaborations à finaliser, le média romand proposera également aux étudiant·e·s des enseignements sur l'univers des médias, le

storytelling ou encore la production audiovisuelle. Selon Marc Bueler, ces connaissances seront partagées sur le site ou à travers des cours crédités. Enfin, la proximité avec la RTS placera la communauté estudiantine dans une position «privilegiée» pour la recherche de stages au sein du média romand. En se rapprochant du public, l'entreprise espère le sensibiliser au métier du journalisme et à ses défis. «Fabriquer de l'information ne coule pas de source. Derrière les news, il y a tout un processus, une déontologie et une expertise», souligne Marc Bueler. Ce choix d'ouverture s'insère dans le contexte plus large d'une certaine défiance envers les médias. Le chef de projet le dit lui-même: «Ouvrir nos portes permettra de renforcer notre crédibilité en tant que service public et référence comme source d'information».

Des défis à relever

Malgré tout, 64% du personnel de Genève et 39% de celui de Lausanne n'adhèrent pas au projet, selon un sondage de *La Liberté*. Marc Bueler l'explique en partie par le fait que certains employé·e·s basé·e·s à Genève ou en France voisine devront se déplacer davantage,

voire déménager sur Lausanne. Cette réticence semble être également dans la nature des choses. «Tout grand changement engendre de la peur. C'est pourquoi, nous allons accompagner finement cette transition», déclare le chef de projet. Entre autres défis, Marc Bueler souligne la difficulté de concevoir les modes de production du journalisme de demain pour les intégrer au futur bâtiment qui se veut durable. «On fait tout un travail itératif auprès des rédactions pour prendre en compte leurs besoins présents et futurs. Mais c'est difficile pour les journalistes qui sont à fond dans l'actualité de se projeter dans les années à venir», explique-t-il. Le chef de projet attire aussi

l'attention sur l'adaptation à l'*Internet Protocol* (IP), une technologie de pointe dont le site sera doté. Selon lui, si cette technique polyvalente possède un potentiel énorme, elle est aussi extrêmement complexe et chronophage dans son déploiement. En outre, les collaborateurs devront suivre des formations avant de maîtriser cette technologie.

64% du personnel de Genève et 39% de celui de Lausanne n'adhèrent pas au projet

Ce projet, aussi ambitieux qu'il soit, semble toutefois nécessaire. «Dans un monde des médias chaotique et versatile, où tout change rapidement, disposer d'un outil de production de haut niveau, polyvalent et flexible, c'est avoir un atout dans sa main», conclut Marc Bueler. •

Partir. Comprendre. Agir

MONDE • L'association Ingénieur-e-s du Monde offre des bourses aux étudiants de l'EPFL pour réaliser des stages techniques axés sur le développement social et durable. Deux membres racontent les objectifs de l'organisation, ses activités et la voie du renouveau qu'elle entame aujourd'hui.

Dans ce cocon confortable et cet environnement idyllique qu'est Dorigny, se déconnecter de la réalité est chose aisée. En finançant partiellement des stages à l'étranger, l'association Ingénieur-e-s du Monde sort de leur laboratoire les étudiant-e-s de l'EPFL. Tout en contribuant à des projets axés sur la durabilité, les stagiaires se confrontent à des enjeux de développement. Selon Margot Wendling, ancienne présidente de l'association, les stages ont l'effet d'une "claqué" de lucidité. «Tant que tu es dans ta prison dorée, les inégalités ne touchent pas. Mais les voir au quotidien pendant le stage, ça t'ouvre les yeux. C'est à ce moment-là que tu choisis l'impact que tu veux avoir en tant qu'ingénieur-e», déclare-t-elle.

Prise de conscience

Il y a trois ans, exténuée par les années académiques, Margot Wendling décide de partir en stage avec etuRESCIF, partenaire de l'association. Elle s'envole alors pour le Vietnam, direction Hô Chi Minh-Ville. Sa mission: collaborer avec des étudiant-e-s vietnamiens-ne-s afin de créer une technologie pour traiter les eaux usées des tanneries remplies de produits chimiques, ensuite déversées dans les rivières. L'étudiante de l'EPFL l'avoue volontiers: le stage fut difficile. Pendant plusieurs mois, elle couche en dortoir, au cœur d'un

quartier pauvre, bruyant et où l'air y est irrespirable par sa pollution extrême. Bien qu'elle soit une voyageuse chevronnée, elle est victime de deux vols à l'arraché. Malgré tout, l'expérience reste pour elle magnifique et inoubliable. Elle retient notamment les liens forts, tissés avec des personnes *a priori* si différentes d'elle, mais aussi une prise de conscience sur les enjeux du développement. «Le stage m'a fait réaliser que l'eau potable et la santé, ce n'est pas quelque chose d'acquis», confie-t-elle. Au-delà d'une plus grande sensibilité envers le monde et les autres, le stage a apporté à l'étudiante une meilleure connaissance d'elle-même et de ses privilèges. «Un ami Vietnamien m'a fait un jour remarquer que, si j'ai un problème, j'ai juste à appeler un numéro et un hélico viendra me chercher. Ça m'a blessée, mais c'est la vérité. Il faut l'accepter pour après changer les choses», livre-t-elle.

Une myriade d'activités

En parallèle des bourses, l'association offre diverses activités aux étudiant-e-s de l'EPFL, mais aussi de l'Unil. Chaque année, elle organise notamment la Semaine du Monde – un événement qui vise à rendre visible la diversité culturelle à travers une myriade d'activités. «Les années précédentes, on a invité des danseur-e-s de tango

argentin, de samba ou encore de danse Bollywood. Cette année, l'événement était en ligne donc on a plutôt partagé des vidéos de recette de cuisine et de la musique en provenance du monde entier, avec un film projeté chaque soir», raconte Manuela Goulart Maia, vice-présidente de l'association.

«Les possibilités de développement social et durable sont partout»

Par ailleurs, l'organisation publie régulièrement des articles dans *Chroniques du Monde*, son journal en ligne qui aborde des thèmes comme l'actualité, la culture, ou encore la technologie, avec un *focus* sur le traitement des enjeux du développement. Récemment, le collectif s'est encore diversifiée par la production d'une série de podcasts, aujourd'hui disponible sur *Spotify* sous le nom de *Bazar du Monde*.

Une pause pour mieux repartir

Avec la pandémie, Ingénieur-e-s du Monde s'est retrouvé les mains liées lorsque l'EPFL a fortement déconseillé d'envoyer les étudiant-e-s dans les pays non-européens – soit toutes les destinations de stages – réduisant ainsi le nombre de boursier-ère-s à zéro. La vice-présidente de l'association voit pourtant ce vide d'un bon œil. «Depuis longtemps, on voulait mettre en place des stages en Europe car les possibilités de développement social et durable sont partout. Mais on n'a jamais eu l'occasion de le faire car c'est un processus long et fastidieux. Cette période de pause va permettre de réaliser ce projet», explique-t-elle. Le comité a également profité de ce temps d'arrêt pour donner un coup de neuf à l'organisation fondée en 1987. Parmi les modifications apportées l'on compte notamment l'arrivée de l'écriture inclusive et la suppression d'une dichotomie Nord-Sud afin d'éviter toute confusion avec une association néo-colonialiste. •

Échos britons

29 Mars • La fin du semestre arrive à grand pas en Angleterre, ainsi que la fin du confinement! Les magasins et restaurants se préparent à rouvrir, tandis que l'exploration des paysages alentours continue.

Bien que Canterbury soit la ville centrale du comté de Kent, il existe nombre de villes le long de la côte qui valent la peine d'être visitées. Les villes côtières ont l'avantage de jouir de beaux paysages qui sont l'excuse parfaite pour partir en excursion en attendant la réouverture des terrasses le 12 avril. Douvres révèle une magnifique falaise avec vue sur la mer et un château médiéval à son sommet. Folkestone, possédant une vue presque identique, mérite tout de même une visite. Avec un charme qui rappelle les pentes de San Francisco, Folkestone semble être la seule ville de Kent à avoir opté pour d'autres couleurs que l'habituel brun-brique. Les zones industrielles ont été embellies, en peignant les énormes bâtiments avec des couleurs pétantes et en y créant l'un des rares centres artistiques de la région. Le *Creative Quarter* permet de découvrir les artisan-e-s et artistes locaux-ales. Malgré la fermeture des galeries et ateliers, les sites web et numéros des propriétaires ont été ajoutés sur leur devantures, offrant ainsi la possibilité de commander en ligne les œuvres exposées en vitrine. D'autres initiatives ont été mises en place afin de promouvoir les créateur-riche-s locaux-ales. Le *London Makers Market* est un marché *eco-conscious* en ligne, qui vend les produits de plus d'une trentaine de petites entreprises régionales. Le contenu proposé va de la vente de sacs à la création originale de cartes postales et bijoux – chaque entreprise est présentée sur le compte Instagram @londonmakersmarket. Quant à Canterbury, les rues reprennent doucement vie. Dès neuf heures du matin, une queue de personnes âgées se forme aux mille et une banques qui s'amassent sur moins d'un kilomètre carré, tandis qu'une invasion d'élèves en uniforme surgit à chaque fin de journée. •

Furaha Mujinya



Daphné Dossios

L'art de jouer avec les règles

RÈGLEMENTS • L'application des règles n'est pas toujours chose aisée pour les arbitres, qui voient fréquemment leurs décisions contestées. Pourtant, sans eux-elles, le sport n'a plus de raison d'être. Analyse de la situation avec Davide Morselli, expert en relations d'obéissance, pour établir le rôle des spectateurs dans l'équation.



Dans un sport, le véritable arbitre n'est pas sur le terrain, à deux mètres de l'action, mais assis dans les gradins ou derrière sa télévision. C'est ce qu'explique Davide Morselli, enseignant en sciences sociales spécialisé dans les relations d'obéissance, pour mieux comprendre pourquoi les rapports entretenus entre joueur-euse-s et arbitres varient tant d'un sport à l'autre, au niveau professionnel. Les sports de contact sont particulièrement concernés: la désignation d'une faute y est plus sujette à l'interprétation des règles de la part de l'arbitre. Les décisions arbitrales sont souvent violemment contestées par les joueur-euse-s de football, alors que les remises en cause de jugement sont inhabituelles au rugby. A l'origine de cette différence se trouve en partie le processus dans lequel la faute est signalée: au rugby, elle est simultanément expliquée aux deux capitaines, pris à part par les arbitres, et au public, avant que ces représentant-e-s n'aillent transmettre le motif de la sanction à leurs joueur-se-s. Cette procédure fait du rugby l'un des sports les plus aboutis en matière de communication des sanctions, réduisant de fait le nombre de litiges.

Des règles sur mesure

Cette façon d'expliquer les décisions arbitrales est le fruit de nombreuses années de recherche, pendant lesquelles les règles ont été réévaluées en parallèle, pour établir la meilleure combinaison possible entre communication et sanctions adaptées. Cet élan de modification des règlements a aussi eu lieu à moindre échelle dans divers autres sports et a été notamment provoqué par la professionnalisation du sport. En effet, les contacts entre athlètes professionnels, dotés d'un nouveau physique taillé pour leur sport, sont devenus beaucoup plus brutaux que ceux entre amateurs. «A un moment, l'idée d'arrêter de considérer le hockey comme un sport s'est installée, car il était devenu trop violent», souligne Davide Morselli. Pour garder le contrôle, de nouvelles règles ont été introduites, pénalisant davantage les contacts violents.

«Les joueurs vont chercher à jouer autour et non au-delà des règles»

Ce sont surtout les techniques adoptées par les équipes qui ont évolué

en conséquence, observe le chercheur: «Contrairement à notre vie quotidienne dans la société, les joueur-se-s acceptent les règles fictives en participant au jeu et vont chercher à jouer autour et non au-delà des règles». La stratégie se construit sur la façon d'utiliser une pénalité à son avantage. Avec des règles désignées sur mesure pour chaque sport, chaque rencontre devrait se passer pour le mieux. Cependant un problème survient au moment de l'application de ces règles, car l'arbitre est rarement l'acteur-trice le plus influent d'un match.

Spectateurs acteurs

Il apparaîtrait naturel que l'arbitre jouisse d'un respect total, puisque les joueur-se-s acceptent d'entrer dans le monde fictif du sport le temps d'un match. Davide Morselli nuance rapidement cette vision des choses: «L'arbitre est le représentant des règles formelles. Il est parfois marginal car les règles informelles, dictées par les normes sociales, sont souvent plus fortes que les lois». Au football notamment, les capitaines exercent une emprise spéciale sur leurs joueur-se-s et ont souvent plus d'autorité que l'arbitre. Nonobstant, ce sont les spectateur-trice-s qui font jurisprudence, car leur réaction détermine en partie ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas, influençant alors le comportement des acteur-se-s sportif-ve-s lors de leurs futurs matchs. Ainsi, en NBA, la règle de base autorisant les joueurs à effectuer deux pas avec la balle en main sans effectuer de rebond, faute d'être sanctionnée d'un «marché», n'est souvent pas sifflée par les arbitres si l'action aboutit à un *dunk* spectaculaire. Ceci est en revanche

beaucoup plus rare chez son homologue européen, la FIBA, bien moins médiatisée. Ce qui est légitime est déterminé par la réaction du spectateur-trice, l'arbitrage est donc aussi gouverné par les attentes sociales et le désir de spectacle procuré par le sport.

Des changements de l'intérieur

Invoquant pour exemple son intervention à une émission de *Sky Sports Italia* traitant de Ronaldhino et des moments opportuns pour respecter et casser les règles, Davide Morselli cite le but marqué par Maradona de sa main lors du quart de final opposant l'Argentine à l'Angleterre lors de la coupe du monde 1986. «Avec ce geste, Maradona a violé la première règle du football, qui interdit de toucher la balle avec la main. Ici, il est clairement allé au-delà des règles. Le geste n'a pas été répété par les autres joueurs pour garder l'essence du jeu, il n'y aurait plus eu de raison de jouer en continuant ainsi».

L'arbitrage est aussi gouverné par les attentes sociales et le désir de spectacle

Pour changer les mentalités autour des terrains, les approches sont diverses. Travailler sur les messages des joueurs et entraîneurs lors des interviews et diffuser des messages inverses promulguant les bons comportements par le biais de *fair-play* figurent parmi les approches tentées en vue d'agir positivement sur les états d'esprits. Davide Morselli rappelle aussi l'exemple donné par Roberto Baggio, ancien capitaine de l'équipe d'Italie, qui avait pour habitude de chercher la médiation dans les conflits survenus et d'écouter l'arbitre. Un geste venant de l'intérieur, simple sur le terrain, mais qui contribue grandement à améliorer les rapports entre le représentant-e des règles et les joueur-se-s. •

Science forensique: TV vs. réalité

CRIMINOLOGIE • Alors que la diffusion de la série *Les Experts* a grandement participé à la popularisation des sciences criminelles et forensiques, peut-on pour autant prendre pour argent comptant la représentation qui en est faite? Un spécialiste répond.

Depuis la première diffusion des séries criminalistiques du type *Les Experts Las Vegas* en 2000, les statistiques parlent d'elles-mêmes: ce genre de feuilletons a grandement participé à la popularisation de la science forensique. A titre d'exemple, l'Université de Lausanne a enregistré un pic d'inscriptions en Faculté de Droit, des Sciences criminelles et d'Administration publique dès 2003, passant de quelque 249 étudiant-e-s en 2002 à 563 en 2015. Une augmentation qui ne peut être ignorée.

Représentations des types de crimes

Si un large panel de séries criminalistiques est à décompter depuis quelques années, sont-elles pour autant fidèles à la réalité? En ce qui concerne le type de crimes enregistrés, les données de l'Office fédéral de la statistique ne convergent guère avec les diverses représentations télévisuelles. De fait, si *Les Experts* ont tendance à mettre en scène des crimes d'une violence inouïe, sans doute pour captiver l'attention du spectateur-trice et le-la sortir de son quotidien, la réalité est (heureusement) bien moins sanglante.

La réalité est bien moins sanglante

D'après l'OFS, le nombre d'homicides sur territoire helvétique s'élève à 253 en 2020, pour une population totale de 8,6 millions d'habitant-e-s. Les crimes les plus perpétrés, contrairement à ce que donne à voir la télévision, restent les vols en série, que l'on compte en dizaines de milliers. Pour Andy Bécue, Professeur associé en science forensique à l'Unil, «ce type de série induit un biais dans la population, non seulement en matière de fréquence perçue des crimes sanglants, mais également pour ce qui est de la place accordée à la preuve forensique dans la résolution de tels crimes.»

Preuve forensique, preuve ultime?

En effet, si les séries criminelles ont tendance à représenter la donnée forensique comme preuve indiscutable permettant derechef l'inculpation

du ou de la présumé-e coupable, la réalité est tout autre. D'après plusieurs études australiennes, la proportion de cambriolages ayant été résolus par seule analyse de l'ADN et des traces digitales oscille entre 1 et 2%. Pour expliquer de telles statistiques, Andy Bécue nous informe que «ces

qu'induisent les séries, la question de l'incertitude inhérente aux traces forensiques est complètement négligée. En effet, si les séries ne remettent jamais en question les divers prélèvements opérés, la réalité est toute autre, puisque bien souvent, les traces sont dégradées, et rare-



traces ne servent en fait pas uniquement à établir un lien avec une source mais peuvent également servir à lier des cas».

Les séries criminelles ont tendance à représenter la donnée forensique comme preuve indiscutable

Qui plus est, une étude canadienne révèle que 80% des homicides sont résolus dans les 72 premières heures, non sur la base des traces ADN, mais par le biais d'un autre faisceau de preuves, constitué de témoignages et autres enquêtes de voisinage, qui permettent d'obtenir des informations bien plus rapidement que ne le peut une analyse ADN traditionnelle. Parmi les autres biais

de qualité optimale. Elles donneront ainsi lieu à l'établissement de profils partiels: «C'est le rôle des forensicien-ne-s de gérer ces incertitudes afin d'aider le-a juge à prendre sa décision. Une preuve forensique peut aussi bien soutenir la proposition de la défense que de l'accusation. C'est donc au-à la magistrat-e que revient la décision finale, pas à nous», insiste Andy Bécue. Inutile de mentionner également que les erreurs judiciaires sont totalement éclipsées dans les séries criminelles, alors qu'elles constituent pourtant une réalité indiscutable.

Du matériel à la pointe de la technologie?

Alors que les équipes spécialisées en sciences criminelles et forensiques utilisent systématiquement du matériel de pointe dans *Les Experts*, la réalité ne se veut, cette fois-ci, pas si éloignée de la fiction. En effet, Andy

Bécue témoigne du fait que leur «lien avec l'enseignement universitaire et le milieu opérationnel permet de disposer de nombreux appareillages et techniques modernes». Toutefois, il faut garder à l'esprit que ces séries sont à percevoir comme une vitrine technologique – qui sert par ailleurs d'espace publicitaire pour les fournisseurs.

Les séries sont à percevoir comme une vitrine technologique

De fait, si la science forensique voit cohabiter des techniques à la pointe de la modernité, la technologie ne doit pas non plus éclipser l'apport ou l'efficacité des méthodes traditionnelles, vieilles de plus d'un siècle et toujours aussi pertinentes.

De la place assignée au-à la forensicien-ne

Finalement, les séries télévisées ont pour habitude d'assigner à un personnage une multiplicité de casquettes, ce-tte dernier-ère se chargeant autant du prélèvement des preuves que de leur analyse, à quoi s'ajoutent encore l'interpellation du suspect ainsi que son interrogatoire.

«C'est le rôle des forensicien-ne-s de gérer les incertitudes afin d'aider le-a juge à prendre sa décision»

Dans la réalité, davantage de corps de métiers sont mobilisés, d'autant plus que même au sein de la science forensique, chaque acteur-trice est spécialisé-e dans une branche bien spécifique. «Notre travail peut être donc plus routinier que ce que l'on voit dans les séries. Il n'empêche que nous exerçons un métier passionnant, car chaque cas est unique et s'accompagne de défis propres», conclut le professeur Bécue. •

Précurseure de la vie

Catalyse: élément de différentes natures qui stimule les diverses réactions qui peuvent avoir lieu, et autrice, tout comme solution, de plusieurs enjeux sociétaux.

Il faut percevoir le catalyseur comme un précurseur qui relance et accélère une réaction en cours, ou change sa direction. Afin qu'une réaction puisse avoir lieu, elle doit atteindre son énergie d'activation, l'énergie minimale pour qu'une combinaison entre plusieurs réactifs puisse démarrer. Avec l'inclusion d'un catalyseur, cette énergie d'activation est abaissée, et une réaction peut donc avoir lieu.

Dans la biologie

Le corps humain n'échappe pas au catalyseur. Au contraire, le catalyseur est primordial. Un exemple simple et commun: l'intolérance au lactose. Cette intolérance découle de la carence, de l'enzyme lactase (l'enzyme est un catalyseur biologique) qui permet la dégradation du sucre lactose venant des produits laitiers.

Enjeux écologiques

Les énergies renouvelables sont principalement stockées via des nanoparticules de platine, un métal rare pour lequel «il faut extraire environ 10 tonnes de minerai, deux fois plus que pour extraire une once d'or pur», affirme le journal *ConsoGlobe*. L'épuisement des matières premières évolue à une vitesse terrible. La solution à apporter serait d'utiliser un catalyseur biologique afin d'effectuer un stockage massif des énergies renouvelables, en limitant la pollution, comme l'affirme Solène Gentil dans sa thèse de recherche sur les enzymes.

Aboutissement

En vue d'une société plus durable, et des procédés simplifiés et plus pratiques, la recherche et l'expérimentation avec les catalyseurs qui se trouvent en abondance dans l'environnement permettent une meilleure connaissance des catalyseurs. Cette connaissance fait-elle avancer vers une harmonisation entre la vie humaine et son environnement? •

Chaïmae Sarira

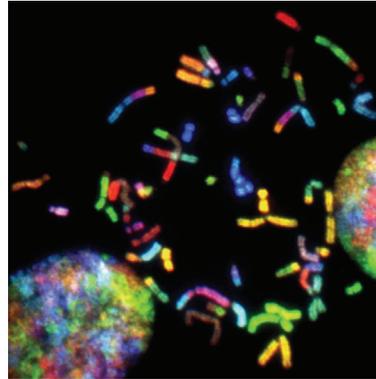
Les théories de la (r)évolution

BIOLOGIE • Comment les caractéristiques des espèces changent-elles à travers le temps? Pourquoi certaines disparaissent-elles alors que d'autres sont conservées depuis des millions d'années? Ces questionnements ont suscité de nombreuses théories. Point sur la situation.

«A la fin de l'été 1859, Whitwell Erlin, rédacteur en chef du fameux journal anglais le *Quarterly Review*, reçut un jeu d'épreuves du dernier livre du naturaliste Charles Darwin. [...] Jugeant le sujet trop restreint pour attirer un large public, il conseilla à Darwin d'écrire plutôt un ouvrage sur les pigeons», rapporte l'écrivain Bill Bryson dans son roman *Une histoire de tout, ou presque...* Le naturaliste anglais ignora ce conseil pour publier son œuvre *De l'origine des espèces par la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, délivrant une explication encore actuelle de l'évolution. La publication de ce texte, qui avait sommeillé quinze ans dans un tiroir, bénéficia principalement de l'impulsion donnée au début de l'été 1858 par un autre naturaliste vivant en Extrême-Orient, Alfred Wallace. Le jeune homme envoya une lettre à Darwin pour lui faire part d'une idée, qui rejoignait exactement le travail du voyageur de *Beagle*. Darwin, craignant d'être devancé, prit l'initiative de présenter la théorie sous leurs noms conjoints.

Des théories complémentaires

Si *De l'origine des espèces* a rapidement séduit le public, les critiques de l'époque se sont montrées plus circonspectes. Plusieurs visions de l'évolution avaient déjà été exposées, parmi lesquelles le saltationisme, qui soutient que les changements des caractères survenaient brusquement et non graduellement au cours du temps, et le lamarckisme, pour qui les spécificités acquises durant l'existence se transmettent de génération en génération, c'est-à-dire que les organismes sont déterminés par leur environnement. Darwin apporte une nouvelle approche, supposant que les individus des espèces les plus aptes à vivre dans un milieu s'y développent, prenant le pas sur celles qui y sont moins bien adaptées. Un élément majeur manque cependant à la théorie de Darwin: la manière dont les caractères se transmettent. En effet, Darwin montre comment une population évolue, mais pas comment les



caractères se transmettent. La clé réside dans les travaux du moine Gregor Mendel sur l'hérédité. La combinaison des théories de Darwin et de Mendel forme la «synthèse moderne», aussi nommée néo-darwinisme. La découverte de la structure de l'ADN en 1953 par Watson, Crick et Franklin complète la synthèse moderne. Elle explicite la façon dont les caractères se transforment. Suite à une mutation, une espèce change donc de génotype, la structure de l'ADN. Les individus de l'espèce les plus aptes à survivre dans leur milieu naturel et à se reproduire se perpétueront plus que les autres. Ainsi, la population d'individus portant la mutation, si celle-ci leur apporte un avantage reproductif, supplantera la population non mutée.

Des compléments ont récemment été apportés

Des compléments à la synthèse moderne ont été récemment apportés. Dans les années 1990, l'épigénétique s'est popularisée. Selon ses postulats, la couche entourant l'ADN permet de transmettre certaines modifications acquises durant l'existence à la descendance, expliquant parfois qu'on la désigne néo-lamarckiste. Un autre théoricien de l'évolution, Richard Dawkins, a développé une vision moins anthropocentrée; le *Selfish Gene*, où la sélection est considérée au niveau du gène et non de l'individu. •

Killian Rigaux

Le Chiffre: 120nSv

La représentation des valeurs de la radioactivité semble être à la portée des professionnels uniquement. Mais y a-t-il une unité de mesure accessible à tou-te-s?

Les valeurs exprimées pour effectuer des mesures, quelle que soit leur nature, ont une unité qui les redéfinit dans leur contexte et leur donne du sens. Dans le cadre de la radioactivité, il existe une unité informelle qui a pour objet de mesure un élément étonnant: la banane. Une unité informelle de la radioactivité est la tonne équivalent banane.

Dans l'assiette

La radioactivité nous entoure et se présente naturellement dans différents aliments que l'on ingurgite. Le plus intéressant de ces aliments est la banane, en raison de la quantité de potassium 40 qu'elle contient (le potassium compose 0.017% de la masse totale d'une banane. Cette quantité rend les bananes «suffisamment radioactives pour être détectées par les détecteurs utilisés par les douanes US [...]», affirme l'AIEA dans son rapport *Détection de matières radioactives aux frontières*.

Mesures

L'impact radioactif de la consommation d'une banane s'exprime sous l'unité 120 nSv (nano Sievert). En effet, pour une banane classique de 150g, 19,5 Bq sont incorporés. Un Becquerel correspond à la vitesse de désintégration d'une unité radioactive par seconde, ce qui, dans le cas de la banane, correspond au potassium. Le Sievert, de son côté, «donne une évaluation de l'impact des rayonnements sur l'homme». Ainsi, «l'ingestion de potassium 40 cause une dose efficace de 6,2 nSv par Becquerel incorporé. La consommation d'une banane de 150 g entraîne donc une dose efficace de 120 nSv [(19,5*6,2)].», déclare le blog scientifique *Viv(r) la recherche*. Pour conclure, il est difficile de mourir en mangeant des bananes. Force est de constater qu'il faudrait consommer plus de 8'300 bananes (soit environ 23 par jour) pour dépasser les limites fixées par l'UE. •

Chaïmae Sarira

Dalí, l'homme aux deux facettes

PEINTURE • En plus de ses peintures, films et textes théoriques, Salvador Dalí est réputé pour son excentricité. Pourtant, derrière sa personnalité extravagante, se cache un homme marqué par une relation tumultueuse avec sa famille et obsédé par la mort et le sexe.

Bien qu'il ne soit pas l'un des fondateurs du mouvement, Salvador Dalí est considéré comme le surréaliste par excellence. Ses œuvres les plus connues sont presque toutes effectuées après son adhésion au surréalisme en 1929. Notamment *Persistence de la Mémoire* (1931) ou *Métamorphose de Narcisse* (1937) font échos au temps, à l'érotisme, au rêve et à l'inconscient; des thématiques chères au surréalisme.

Le temps, l'érotisme, le rêve, l'inconscient; des thématiques chères au surréalisme

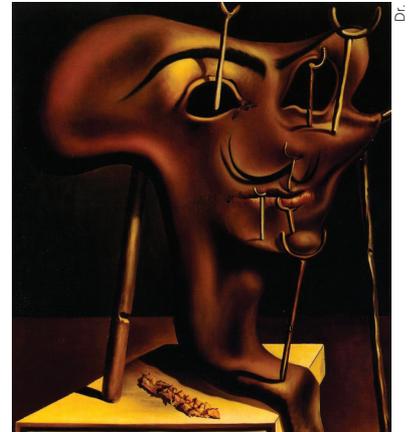
A un jeune âge, le père de Dalí lui montre des images de personnes

atteintes de maladies vénériennes afin de le désintéresser de tout acte sexuel. Ce traumatisme semble réapparaître dans plusieurs de ses œuvres, dont *Jeu Lugubre* (1929), démontrant l'association systématique qu'il effectue entre sexe et dégoût. Bien qu'il se marie à sa muse Galla en 1958, Salvador Dalí conserve un étrange rapport au sexe. Il affirme n'avoir été intime qu'avec sa femme, bien qu'il organise nombre d'orgies où il assume un rôle de voyeur.

Réalité multipliée/décuplée

Après que Dalí admette avoir des rêves sexuels à propos d'Adolf Hitler, les soupçons sur son homosexualité refoulée augmentent. Ce rêve engendre aussi des conflits avec André Breton, l'un des membres fondateurs du surréalisme, qui considère le rêve de Dalí comme un acte de trahison. La

fracture qui se forme graduellement entre les deux hommes s'observe aussi dans leur quête artistique en divergence. S'éloignant des approches surréalistes autour de la chance et du hasard, Dalí opte pour une méthode paranoïaque-critique. Il explique dans son article «L'Âne Pourri», qu'à partir d'un seul objet il est possible de percevoir de multiples images, par processus d'association obsessive paranoïaque. Ainsi, Dalí offre une méthode ayant la capacité de transcender les automatismes surréalistes, produisant une suite d'images uniquement limitée par la capacité paranoïaque de l'artiste. Breton condamne cependant les dangers de la méthode de Dalí, où hallucinations et réalité se confondent. Néanmoins l'image double et le processus paranoïaque-critique ont sans aucun doute aidé le surréalisme à



explorer les parties les plus refoulées de l'inconscient. L'art de Dalí semble donc l'aider à explorer sa psyché, ses traumas infantiles et ses désirs insoumis, tout en visant simultanément l'abandon de la raison au service de l'inconscient. •

Furaha Mujynya

Brésil: échos du passé

MUSIQUE • Le Brésil fut victime d'un coup d'état en 1964 qui plongea le pays dans la dictature militaire jusqu'en 1985. Pourtant, c'est dans ce contexte de tortures et répressions qu'un mouvement artistique novateur émergea: le tropicalisme.

Le 30 mars dernier, à l'occasion de l'anniversaire du coup d'état de 1964, la jeunesse brésilienne inonde les réseaux sociaux du #DitaduraNuncaMais (plus de dictature). Ce coup d'état articulé par les militaires a plongé le pays dans un régime dictatorial jusqu'en 1985. Le projet du régime, non sans violence, voulait créer une fausse image de l'identité nationale totalitaire niant l'histoire d'un pays fondé par le métissage. L'année 1968 fut décisive, car elle mena à l'éclosion d'un mouvement qui valorisait la richesse culturelle et la diversité: le tropicalisme. Il débute en octobre 1967 et finit en décembre 1968, selon le chanteur Tom Zé. Le mouvement a commencé avec la nécessité de faire évoluer la Bossa Nova (la musique brésilienne de 1950) en la remodelant, mais aussi par la recherche d'une identité nationale propre. Le mouvement s'intéresse aussi aux racines des peuples indigènes, présents bien avant l'arrivée des colons portugais, pour former une identité brésilienne ancrée,



ancestrale. Ainsi, en s'inspirant des références étrangères et du mouvement «Antropofágico», le tropicalisme postule que tout ce qui est admiré peut-être dévoré, digéré et assimilé. S'y ajoute également la force de «Carnavalizar», soit la culture du carnaval très ancrée au Brésil.

Musique engagé

Dans ce pays pris en otage, la voie du non-sens ouverte par le dadaïsme paraît être la seule manière de faire face à l'absurdité. Néanmoins, les

principales références étrangères viennent du champ de la musique avec les Beatles, Janis Joplin ou Jimi Hendrix. En effet, dans l'album «TROPICALIA», on entend les échos de guitare électrique joints au folklorisme, des éléments nouveaux à l'époque. Comme l'affirment Caetano Veloso et Gilberto Gil, le tropicalisme expérimente et renouvelle la musique. L'album est sorti en août 1968 et l'on y trouve la chanson la plus emblématique du mouvement. Dans «Geleia Geral», Gilberto Gil utilise des rythmes traditionnels brésiliens marqués par la percussion africaine, de la samba, et le «baïão», une musique typique du nord-est brésilien. S'y superpose de la guitare électrique, explorant ainsi le mélange des rythmes, des instruments et des esthétiques. Malheureusement, la même année, les deux principaux artistes du mouvement, Caetano Veloso et Gilberto Gil, seront arrêtés par les militaires. Célébrer la vie reste dangereux en dictature.

Toujours actuel

Même s'il fut bref, le tropicalisme aura laissé un important héritage derrière lui; sa quête d'une identité nationale a contribué à la formation des jeunes, car ceux-ci ont aidé à renverser le système dictatorial quelques années plus tard, en participant à la marche pour les élections directes comptant plus d'un million de personnes. Aujourd'hui, de nombreux artistes du tropicalisme militent encore contre la répression que le pays traverse. Actuellement, le Brésil connaît des temps sombres, notamment à cause du retour à des valeurs patriarcales, le racisme et l'exclusion des homosexuel-le-s et des femmes aux postes gouvernementaux. Le Brésil doit donc sauver ses identités contrastées, sa capacité de «Carnavalizar» et agir de manière «Antropofágica». En bref, tendre à retrouver l'esprit tropicaliste. •

Beatriz Pastre

Entre éthique et esthétique

Quand le devoir d'informer se heurte à la subjectivité artistique des photoreporters, quelle place reste-t-il à l'éthique?

Peut-on montrer les conditions de guerre, de famine et de pauvreté, tout en les rendant esthétiques et agréables à l'œil, dans le but de les dénoncer? Tel est le dilemme éthique d'un photoreporter, tel que James Nachtwey, qui use du double rôle - informationnel et artistique - de la photographie. Le-la journaliste a le devoir d'informer le public et de servir l'intérêt général en présentant, dans la sphère publique, la réalité de ce qui se passe ici et ailleurs. Le photoreportage, langue «universelle», contribue à sensibiliser l'opinion générale et à pousser les individus à agir. Publier les images sert ainsi à montrer pour mieux dénoncer. Il s'agit d'adopter la



perspective des victimes plutôt que celle du public; celles-ci n'ayant pas toujours les moyens de se faire entendre, le photoreporter se propose d'être leur témoin et leur porte-parole. Il en va ainsi de la responsabilité du journaliste que de montrer la «vérité». Or la production de l'image reste problématique: jusqu'où peut-on esthétiser l'atrocité? La place du photoreporter se situant entre art et journalisme, se limite-t-il à informer de manière «objective» par des images subjectives? Finalement, questionnons la place de ces photographies dans les galeries d'art. Dans un tel cadre institutionnel, les spectateurs sont-ils sensibilisés par la thématique dénoncée ou davantage admiratifs de l'esthétique visuelle proposée? •

Lucie Libois

Au fil des œuvres: Les muses

Figure mystique resplendissante, sa symbolique se transforme lorsque ses traits s'incarnent. Elle devient le reflet d'une vision étriquée et illustre l'hermétisme des milieux artistiques. La muse est une fenêtre sur l'art, et ses travers.

Allégorie émergeant de la mythologie grecque, les Muses sont les filles de la Mémoire, Mnémosyne; elles sont gardiennes de la Connaissance et protectrices des arts, des lettres et des sciences. Par leurs paroles chantées, elles inspirent les artistes et, plus encore, leurs mots rythmés revêtent les productions d'un caractère sacré: elles transmettent les savoirs divins au commun des mortel-le-s. L'une d'elles conte les récits dont Homère fera l'éloge et Hésiode devient poète lorsqu'il les rencontre sur le mont Hélicon; simples traducteur-trice-s, les artistes se placent ainsi au second plan, comme médium. Cette figure de la Muse qui sait et transmet s'étend jusqu'à l'Empire romain. A la Renaissance, l'allégorie s'incarne. La déesse au savoir divin devient mortelle, à ses connaissances universelles se substituent sa beauté et l'amour dont l'artiste s'éprend. Objet de désir, c'est sa chair qui inspire, et le charme de «la bella Simonetta» guide Sandro Botticelli peignant *la Naissance de Vénus*. A la splendeur s'adjoint l'amour, le relationnel imprègne alors de nombreuses peintures, dont *Le Baiser* de Gustav Klimt qui naît du lien qu'il entretient avec Emilie Flöge. Parfois, le trait devient presque obsessionnel et Picasso dépeint Jacqueline Roque dans plusieurs centaines de ses tableaux, tels que la *Femme assise au chapeau jaune et vert*. Cependant, les représentations de ces femmes évincent souvent leur personnalité et leur histoire; on ne retiendrait d'elles que ce que l'artiste a bien voulu nous montrer. Ainsi, à



Berthe Morisot, *Roses trémières*, 1880.

Berthe Morisot, on accole parfois le rôle de «muse de Manet», qui la dépeint sur

Le Balcon ou *Le Repos*. Pourtant, son parcours ne saurait s'y restreindre: elle poursuit une carrière professionnelle de peintre, en marge et en toute indépendance, et elle se forgera sa place de figure de proue de l'impressionnisme. La tendance s'inverse même lorsque son influence transparait dans les œuvres de Manet. La peintre illustre également la non-reconnaissance des figures féminines dans les milieux artistiques puisque son certificat de décès la décrète «sans profession». Cet hermétisme se cristallise autour de personnalités telles que Ferdinand Hodler, président de la Société suisse des peintres et sculpteurs, qui déclarait: «Pas de femmelettes chez nous!». En lien, une autre facette s'empare de la figure de Muse, celle de la créatrice spoliée et maintenue dans l'ombre d'une personnalité masculine. Camille Claudel, d'abord élève d'Auguste Rodin, renverse rapidement la hiérarchie de leur liaison. Elle influence le sculpteur et participe à de nombreuses pièces de



Camille Claudel, *Sakountala*, 1905.

celui-ci, dont la *Porte de l'Enfer* ou *Les Bourgeois de Calais*, au point que la sculptrice devient indispensable à Rodin qui reconnaît «la consulte[r] en toute chose». Claudel s'émancipera de son ancien mentor par son originalité, son génie personnel, et des pièces comme *La Jeune Fille à la gerbe* ou *Sakountala* qui n'ont rien à envier au sculpteur. Si d'autres artistes, comme Niki de Saint Phalle, ont su s'affirmer dans ces milieux encore très exclusifs, la place accordée aux femmes reste problématique. Récemment encore, les Guerrilla Girls dénonçaient le cas du Met Museum: «Seules 5% des œuvres de la section d'Art Moderne sont créées par des femmes, alors que 85% des nus sont féminins». •

Luca Soldini

Redéfinir le mouvement

Entre rythme et nudité, c'est toute la sensibilité du-de la danseur-euse contemporain qui s'exprime par les gestes.



Le corps parle et transfigure. Comme toute forme d'art, la danse permet l'expression, mais elle signifie par le geste. Apparue après la Seconde Guerre mondiale, la danse contemporaine a révolutionné la gestuelle du corps et de l'esthétique en se démarquant de la danse moderne, notamment pour se réapproprier la représentation du corps. Caractérisée par une gestuelle nourrie par le temps - l'Histoire - mais aussi l'expérience et la subjectivité du-de la danseur-se, elle est par définition un art unique et hétérogène. Par le rapport au corps, la danse contemporaine redéfinit les mouvements de cet art. Ce mouvement et son acteur sont mis en avant par la nudité du sujet: c'est la danse à même la peau, elle qui permet de ressentir chaque sensation corporelle. Les corps entrent alors en contact et la sensation de l'altérité n'a jamais été si intense. Le-la danseur-se, pieds nus, ressent tout l'ancrage du poids de son corps dans le sol. Par l'expérience corporelle vécue pleinement, il-elle peut alors occuper tout l'espace. Il-elle se meut dans une «kinésphère» et y exprime toutes les émotions qui animent et incarnent sa matière au rythme irrégulier d'une musique qui rompt avec le classique. Le-la danseur-se peut laisser parler toute sa créativité par l'expression libre de son corps, en rupture avec tout ce qui tente de le modéliser. La danse contemporaine est un art nouveau, créatif et libérateur. Elle est l'expression de l'âme humaine mise à nu. •

Ylenia Dalla Palma

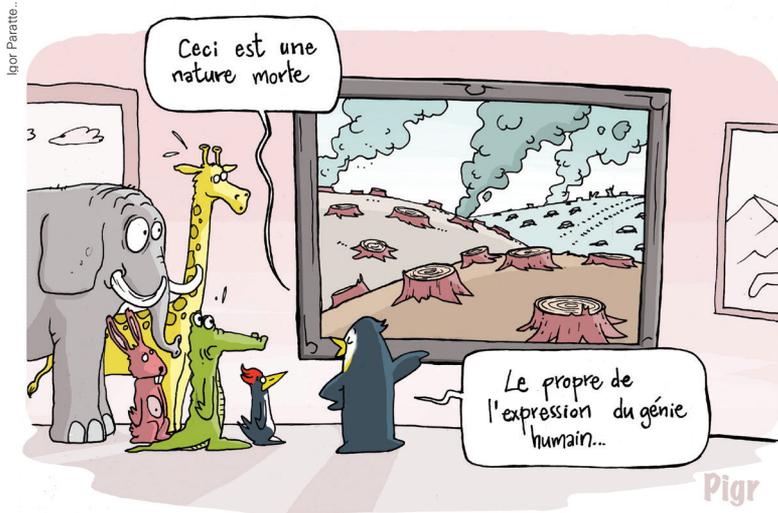
Concept en image: l'art

PHILOSOPHIE • Certain-e-s en parlent comme l'expression d'une émotion, d'autres l'évoquent par un médium, un instrument, un support. D'autres encore l'abordent par le processus de création. Une chose est sûre, l'art compte parmi les concepts les plus vastes.

Complexe et aux multiples facettes, l'art est résolument l'une des notions que l'esprit peine à catégoriser. Comment pourrait-il en être autrement? L'art se décline en une telle infinité d'objets, de pensées, de mouvements, d'actes et de cultures que l'on pourrait supputer qu'il soit intrinsèque à l'Homme, inhérent à la nature humaine.

«La tâche des œuvres d'art est d'illustrer les genres pertinents»

Nelson Goodman



art?». Ainsi, l'art n'a plus vocation à être une chose en soi ou un concept vide de matière, mais plutôt à apparaître en fonction du contexte dans lequel il se crée et se perçoit. Cela implique également de considérer à la fois les symboles qui font émerger l'œuvre entre les mains de l'artiste, mais aussi le lieu dans lequel cette œuvre vient s'exposer et la manière dont le public récepteur se positionne face à la création. Si l'art devient un processus, il se pense alors comme le liant entre les acteurs, les objets, les espaces et les espaces-temps qui le traversent, sans perdre une once de sa richesse. •

Pourtant, bien que l'art recourt à diverses formes, toutes les productions du monde ne sont pas

considérées comme œuvres. Alors comment différencier art et non-art? Le philosophe contemporain Nelson

Goodman travaille la question non pas en se demandant «qu'est-ce que l'art?», mais «quand est-ce qu'il y a

Valentine Girardier

Aux frontières de l'art

CRÉATION • En quoi réside l'essence de ce qui est artistique? L'art s'enchevêtre de multiples définitions et il semble difficile de les démêler pour en extraire une qui soit universelle. Pourtant, l'art brut, sans limite ni technique, le rapproche de ce qui lui est essentiel.

L'art est parfois défini comme fruit de l'activité humaine. Souvent, des dimensions techniques et esthétiques lui sont également rattachées. Cependant, l'art échappe à ces attributs restreignants. C'est en particulier le cas lorsque, au milieu du XX^e siècle, Jean Dubuffet questionne le monde artistique en érigeant un nouveau genre: l'art brut. Les méthodes conventionnelles et la recherche du beau sont alors balayées. Les œuvres sont produites par des marginalisés: reclus, mystiques ou révoltés. Aucun ne possède de culture artistique. L'art est alors réduit à son plus simple appareil: la création et l'expression.

Un art libéré

L'art institutionnalisé, en un sens conventionnel, se pare de techniques complexes pour aboutir à une certaine esthétique. Cependant, les moyens et le savoir nécessaires à cet exercice excluent de grandes franges de la population. En marge, des autodidactes s'affranchissent d'un art dont les



pauvres et les incultes sont évincés. Issue d'un quartier défavorisé de Londres, Madge Gill a une vie parsemée d'embûches. Elle vit son enfance recluse et déscolarisée avant d'être placée en orphelinat. Sa vie d'adulte ne lui apporte guère plus de satisfaction: de ses quatre enfants, l'un mourra à huit ans et la dernière sera une fille morte-née. L'artiste entre alors dans une profonde dépression. Cependant, un jour, elle renaît. Elle rencontre Myrnerest, une présence salvatrice, fruit de son esprit, qui la guidera dans les arts.

Parmi ses œuvres, on trouve de longues peintures sur cartons et à l'encre de Chine; ses toiles font plusieurs mètres, on y trouve de jeunes visages féminins qui se répètent, en alternance avec des structures architecturales imaginaires. En écho, de l'autre côté de la Manche, Auguste Lesage, issu d'une famille de mineurs, découvre l'art. Sans connaissance préalable, il commence à peindre quelques jours après avoir entendu, dans la mine, une voix lui disant «Un jour, tu seras peintre», une voix qui le guidera tout au long de son parcours artistique.

Une voix qui le guidera tout au long de son parcours artistique

Ses œuvres sont atypiques: sur de très grandes toiles, de petites formes géométriques s'articulent pour former des structures, des personnages et des êtres mystiques.

Un art pur?

Bien que Madge Gill et Auguste Lesage aient en commun la peinture, l'art brut recèle d'outils et de matériaux: certains ont érigé des palais à partir de pierres récoltées sur leur chemin, d'autres ont produit des sculptures à partir de terre et végétaux. Lorsque l'on considère les œuvres de l'art brut, rien ne semble les connecter: elles sont toutes singulières, tant par leur technique que par ce qu'elles évoquent. Ce qu'il y a de commun en cet art, c'est son élan et son mouvement; des créations libérées des codes artistiques, dont le moteur est le besoin d'expression et la réinvention de la communication, là où les mots font défaut. Pour Jean Dubuffet, il s'agit de «l'opération artistique toute pure, brute, réinventée dans l'entier de toutes ses phases par son auteur, à partir seulement de ses propres impulsions». •

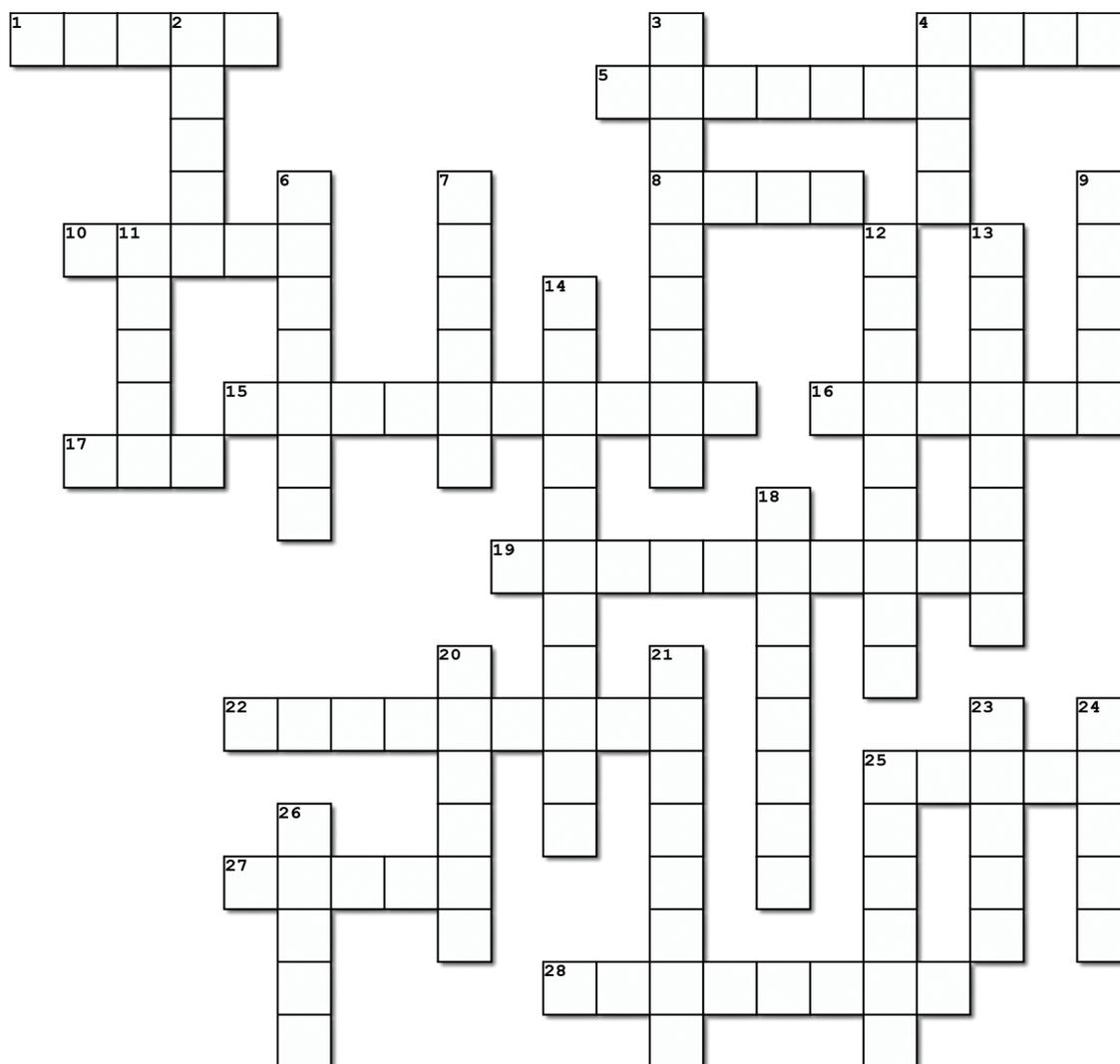
Luca Soldini

Les poètes-croisés

Chien méchant
méchant



Découvrez la poésie de manière ludique avec *L'auditoire*, en complétant ce mots-croisés sur les poètes. Pour vous aider, certaines définitions sont assorties du numéro de la page où le nom du/de la poète-sse considéré-e est évoqué. La solution est à retrouver sur notre site internet, lauditoire.ch.



Horizontal

1. Rainer se maria avec
4. En rect-di d'Angleterre
5. Espace masculin
8. Arrête ton..., (c.f. p.7)
10. B a froid
15. 2 vos oignons (c.f. p.9)
16. Stores naturels (c.f. p.9)
17. L'ami du jardinier
19. Esthétique d'apparence
22. Александр Сергеевич Пушкин
25. Comme du bacalhãu
27. Pas moches à l'italienne
28. Péter noblement les plombs en étant au fond du gouffre

Vertical

2. Celui dont le nom est écrit dans l'eau
3. Fraîchement mort
4. L'écume des jours
6. Le philosophe genevois
7. "Un homme trash" (c.f. p.9)
9. Auteur sauvage
11. N'est acquis qu'au Soleil levant
12. Baudelaire musicien
13. 'Chiller' à l'allemande
14. Du petit étang
18. La canne saoudienne
20. Mais qu'est-ce que j'ai dit?
21. Asticot mouton (pour aide, c.f. p.9)
23. Glacial, comme dirait Elsa (c.f. p. 7)
24. Bob l'est
25. La mer pas propre
26. A presque inspiré des écouteurs